

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

15^e Année. N^o 728. — 25 Mars 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — M. Küss. — La journée du 18 mars. — Départ des mobiles. — M. Thiers. — L'enfant blessé, par Charles Monselet. — La mare aux

Prussiens, par Marcel Coussot. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — La peste bovine. — Théâtres, par Charles Monselet. — Les troubles de Paris.

GRAVURES : La place Pigalle dans la matinée du 18 mars.

— Obsèques de M. Küss. — M. Küss. — Le départ de Paris des mobiles des départements. — M. Thiers. — Dans dix ans. — Les marins retirant de la Seine une canonnière immergée. — La peste bovine. — Barricades de la rue de Paris.



NOS MALHEURS. — La place Pigalle dans la matinée du 18 mars. — (D'après le croquis de M. Cuisinier.)

AVIS A NOS ABONNÉS

Les communications étant sur le point d'être rétablies régulièrement, nos abonnés recevront chaque semaine avec le numéro du jour, un ou plusieurs des numéros arriérés, ainsi que les titres, tables et couverture du 2^e semestre de 1870, qui manquent à leur collection. Nous regrettons de ne pouvoir leur faire parvenir immédiatement ces numéros que l'investissement de Paris nous a forcé de ne pas leur adresser en temps utile; la difficulté que nous avons éprouvée à nous procurer du papier en est la cause, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire promptement.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement est expiré, ce dont ils peuvent s'assurer par la date portée sur la bande d'adresse, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent éprouver de retard dans la réception du journal.

COURRIER DE PARIS

— Dans notre précédent courrier nous traçons de Paris un tableau dont la bizarrerie n'avait rien d'exagéré.

Mais depuis lors la scène a changé et ce qui nous paraissait original alors n'est rien auprès de tout ce que nous avons vu depuis lors.

Je m'en tiens, bien entendu, à la physionomie matérielle.

Ce n'est pas la place dans cette chronique de discuter des faits qu'on ne pourrait apprécier avec tout le développement nécessaire, et par conséquent mieux vaut s'abstenir tout à fait que d'en parler de façon incomplète.

Mais la partie pittoresque des événements relève directement du courriériste et c'est sur celle-là que nous voulons faire quelques réflexions.

Les modes à Paris n'ont toutes qu'une durée éphémère. Mais les historiographes n'avaient jamais constaté, jamais soupçonné qu'il pût y avoir une mode pour les révolutions. Il en est cependant ainsi, à en juger par ce qui se passe sous nos yeux depuis longtemps.

Autrefois, quand il s'agissait de renverser un gouvernement ou même d'une simple émeute, la ville prenait un aspect particulier et cessait de se ressembler à elle-même.

Tout était lugubre, tout révélait la crise par laquelle passait le corps social.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela.

C'est du 4 septembre qu'a daté, si je ne m'abuse, l'ère des révolutions insensibles. Vous rappelez-vous Paris ce jour-là? C'était un dimanche. Tout le monde en habit de fête continua sa petite promenade dominicale, sans même l'interrompre un instant pour se demander comment avait croulé le gouvernement déchu.

Depuis lors les péripéties du siège, en nous blasant sur les émotions violentes, n'ont fait qu'accentuer cette attitude curieuse.

— Au 31 octobre, les quartiers qui n'avoisinaient pas l'Hôtel-de-Ville ne soupçonnaient même pas ce qui se passait.

Au 22 janvier, à cent cinquante mètres dans la rue de Rivoli, tandis qu'il y avait fusillade sur la place de Grève, les boutiques paisiblement ouvertes continuaient leur petit négoce, les bambins jouaient sur les portés et dansaient à *Mon beau château*.

Enfin, les événements du 18 mars et jours suivants sont venus affirmer encore davantage cette apathie dans l'émotion, si l'on peut ainsi parler.

Je m'imagine un étranger, non prévenu de ce qui se passe ici.

Il débarque du chemin de fer dimanche dernier. Partout sur son passage il aperçoit la population répandue par les rues et par les places.

— Ah! ah! on fête le jour du repos!

La marche se poursuit.

Les fillettes passent en chantonnant quelque gai refrain, les mamans devisent, les flâneurs pullulent.

Soudain un obstacle arrête le voyageur.

— Qu'est-ce que ceci?

C'est parbleu une barricade par les embrasures de laquelle sortent les gueules menaçantes de trois canons.

L'étranger fait un haut-le-corps. Des canons!... des canons!..., que signifient ces canons?

Alors vaguement il soupçonne qu'il pourrait bien y avoir quelque chose d'anormal... Mais en promenant les regards tout alentour, il ne peut s'arrêter cinq minutes à cette idée.

En effet, le calme est plus grand que jamais. Les promenades se terminent plus paisibles que devant.

Et alors l'étranger tirant de cet ensemble une conclusion logique s'empresse de tirer son carnet de notes et d'y inscrire :

— Paris, jolie ville.

Rues larges et aérées, boulevards superbes.

Les habitants y paraissent enclins à la joie la plus pacifique. Seulement il règne dans cette cité une habitude assez étrange.

De distance en distance les voies de communication y sont coupées par de petites forteresses garnies d'une puissante artillerie.

Nous ignorons à quoi ces forteresses peuvent servir, mais ce qu'il y a de certain c'est que l'usage en est si bien passé dans les mœurs que personne n'y prend même garde...

Ainsi parlant, convenez que le carnet de l'étranger aurait quelque raison d'être.

Nous sommes familiarisés si bien avec l'extraordinaire qu'il arrive ordinaire pour nous.

— Pendant que Paris avait cette physionomie, Versailles ressemblait à un camp.

Ceux qui ont suivi les premières péripéties de la désastreuse campagne qui a fini par Sedan auront pu retrouver là leurs anciennes impressions, nées des descriptions qu'on nous faisait alors de Metz ou de Strasbourg où les troupes arrivaient.

Versailles est le pendant de ces descriptions-là.

Lorsque, l'autre jour, nous traçons ici même le bilan des émotions par lesquelles étaient passés les habitants de ce chef-lieu, nous ne nous doutions pas du surcroît de tribulations qui leur était réservé.

Quand à la Chambre, elle n'a pas eu le temps de s'apercevoir de l'insuffisance de son installation.

Quel émoi! quel frémissement!

Architecte et tapissier ont bénéficié de l'occasion.

Qui s'aviserait de contrôler l'élasticité des banquettes ou la commodité des aménagements! On fait comme les gens fort occupés, qui mangent sans savoir ce qu'ils mangent.

Et c'est tant mieux, car il y aurait eu terriblement à redire sur cette installation provisoire.

Pour ce qui est des hôteliers, limonadiers et restaurateurs de la ville, aujourd'hui leur condition suit un cours momentané. La cotelette n'a plus de prix : le bifteack a presque repris ses cours du siège.

je ne parle pas des lits.

Il est avéré que plus de cinquante excursionnistes ont couché dans les bois de Satory.

Et il gelait blanc!

— Ainsi l'homme propose et le destin dispose.

Versailles, prédestiné au calme, devient le centre de toutes les agitations et mon ami X... qui a la vocation de la placidité, est peut-être l'homme de France qui a passé par les péripéties les plus émouvantes depuis six mois.

S'il avait, comme les autres, accepté sa part des

épreuves du siège, il aurait souffert, sans nul doute.

Mais que sont ces souffrances-là à côté de celles auxquelles il a été soumis!

Mon ami est un des chefs de la légion des *francs-fleurs*. Je dis un des chefs par ce qu'il fut des premiers à prendre la poudre d'escampette et à aller voir autre part si le salut de la patrie était en bonnes mains.

Mais la destinée avait juré de se faire un malin plaisir de le précipiter à travers une odyssée invraisemblable.

En quittant Paris, peu de jours après le 4 septembre et avant que les communications fussent interceptées, mon ami X... se dirige sur Marseille.

— Marseille, pense-t-il, c'est au bout du monde, je serai là comme le poisson dans l'eau, je n'aurai pas déserté la France.

Il arrive à Marseille.

La ville était en pleine ébullition et passait par les secousses politiques les plus variées.

— Je ne peux pas rester là, rabattons sur Lyon fait l'ami X...

En quittant le chemin de fer il tombe sur une population enfiévrée.

— Qu'y a-t-il?

— Comment vous ne savez pas?

— Je ne sais rien.

— On vient de fusiller le commandant Arnaud!

— Comment cela, fusiller, on n'est donc pas tranquille ici?

Et X... remonte en chemin de fer.

Il connaît un petit coin bien paisible en Bourgogne, un village charmant, loin du monde.

Il en prend la direction.

A la bonne heure, ici tout est calme, la preuve c'est que l'ami X... aperçoit deux bons gendarmes cheminant dans les champs.

Ah c'est un métier difficile

Garantir la propriété;

Défendre les champs et la ville

Du vol et de l'iniquité.

En fredonnant gaiement le refrain de Nadaud il marche au-devant des bons gendarmes.

Sapristi! On dirait que leur uniforme est changé... mais... si... non... pourtant...

L'ami X... se lance à travers champs et court encore; les bons gendarmes étaient des uhlands. Les Prussiens opéraient leur entrée dans le charmant petit village.

A Tours l'ami X... arrive au moment où le gouvernement évacue. A Bordeaux il manque de mourir de frayeur en voyant les précautions militaires prises pour l'ouverture de la Chambre.

Enfin, après ces péripéties l'ami X... regagne Paris débarrassé de l'ennemi.

Du moins le croit-il ainsi. Depuis lors nouvelles tranches.

Logé dans le quartier des Champs-Élysées, il dut, pendant l'occupation, héberger quinze soldats bavarois.

Les derniers événements ont été le bouquet. Plaignez les infortunes de ce Jérôme Paturot de la frayeur à la recherche d'un asile.

— A propos d'impressions lisez-vous dans la *Revue des deux mondes* le *Journal d'un voyageur* de George Sand?

Il y a là des pages d'une rare élévation. Un mélange de politique et de paysage, de réflexions et de descriptions.

Nous y apprenons aussi bien des détails ignorés dont quelques-uns fort curieux.

C'est ainsi qu'une note du 18 novembre nous révèle un projet que nous autres parisiens nous avons toujours ignoré.

Voici ce qu'en dit George Sand :

18 novembre.

« M. de Girardin conseille d'élire en quatre jours un président par voie de plébiscite. Certes c'est une idée, — M. de Girardin n'en marque jamais, — mais, malgré mon très-grand respect pour le suffrage universel, je crois qu'il ne devrait être appelé à ré-

soudre les questions par oui ou par non que sur la proposition des assemblées élues par lui. Le travail de ces élections est chaque fois pour lui un moyen de connaître et de juger la situation. Ce sera son grand mode d'instruction et de progrès quand la classe éclairée sera vraiment en progrès elle-même. Mais questionner les masses à l'improviste, c'est souvent leur tendre un piège. Le dernier plébiscite l'a surabondamment prouvé. En ce moment de doute et de désespoir, nous aurions un vote de dépit contre la république, car elle porte tout le poids des malheurs de la France; les votes de dépit ne peuvent être bons. Pourtant, s'il n'y avait pas d'autre moyen d'en finir avec une situation désespérée que l'on ne voudrait pas nous avouer, mieux vaudrait en venir là que de périr. »

M. de Girardin, à ce qu'il paraît, continuait en province son système d'une idée par jour. Quant au président en question, c'était certainement l'invention la plus drolatique du monde.

— Dans ces pages écrites au jour le jour il y a des passages qui serrent le cœur.

Que vous semble, par exemple, de ces deux lignes terribles et sinistres :

12 décembre.

« Dégel. Après tant de neige, c'est un océan de boue. Autre lit pour nos soldats ! »

Autre lit !

On songe involontairement que, pour se reposer sincèrement, les malheureux n'avaient que la couche du tombeau.

Ailleurs, c'est une sorte de prophétie qui tombe de la plume de George Sand quand elle écrit :

« La victoire se confirme, et, comme toujours, elle s'exagère. Le général d'Aurèle de Paladines, singulier nom, est au pinacle aujourd'hui. C'est, dit-on, un homme de fer. Pauvre général ! s'il ne fait pas l'impossible, il sera vite déchu. Qu'ils sont malheureux, ces hommes de guerre ! »

Ce passage, relu en ce moment où le général d'Aurèle a passé par les péripéties que l'on sait, prend un à-propos étrange.

— Dans ces pages la politique arrive aussi parfois à des opportunités bizarres.

George Sand, dont le républicanisme s'est affirmé tant de fois, laisse échapper ces paroles mélancoliques :

« Puissé-je faire un mauvais rêve ! mais je vois reparaître sans modification les théories d'il y a vingt ans. Des théories qui ne cèdent rien à l'épreuve du temps et de l'expérience sont pleines de dangers. S'il est vrai que le progrès doive s'accomplir par l'initiative de quelques-uns, s'il est vrai qu'il parte infailliblement du sein des minorités, il n'en est pas moins vrai que la violence est le moyen le plus sauvage et le moins sûr pour l'imposer. Que les majorités soient généralement aveugles, nul n'en doute ; mais qu'il faille les opprimer pour les empêcher d'être oppressives, c'est ce que je ne comprends plus. Outre que cela me paraît chimérique, je crois voir là un sophisme effrayant ; tout ce que, depuis le commencement du rôle de la pensée dans l'histoire du monde, la liberté a inspiré à ses adeptes pour flétrir la tyrannie, on peut le retourner contre ce sophisme. Aucune tyrannie ne peut être légitime, pas même celle de l'idéal. »

La lecture du *Journal d'un voyageur*, en somme, donne des malheurs de la France une idée encore plus sombre que celle qu'on pourrait se faire. C'est une débâcle universelle !

Partout la panique. Les paysans se sauvent avec leurs meubles, les déserteurs passent par milliers.

« Ils ont, dit George Sand, couché emmi les champs, jetant leurs fusils, leurs bidons, et envoyant paître leurs officiers. »

Autre part, elle trace ce tableau :

« Encore plus froid : 20 degrés dans la nuit, et nos soldats couchent dans la neige ! Nos mobilisés sont atrocement logés à Châteauroux dans une usine infecte, ouverte à tous les vents. Les chefs sont à l'abri et disent qu'il faut aguerrir ces enfants gâtés.

« Chaque nuit il y en a une vingtaine qui ont les pieds gelés ou qui ne s'éveillent pas. Morts de froid littéralement ! C'est infâme, et c'est comme cela partout ! Avant de les mener à la mort, on leur fait subir les tortures de l'agonie. »

Le *Journal d'un voyageur* restera comme un des documents les plus véridiques de l'effroyable campagne de France, sur laquelle le jour n'est pas encore fait.

O France ! France ! apprends, et souviens-toi.

— Tandis que j'étais en veine de lecture (les livres sont parfois un refuge précieux), j'ai repris dans ma bibliothèque un livre peu connu qui emprunte aux circonstances actuelles un intérêt tout particulier.

Ce livre est intitulé : *Mes Souvenirs, ou vingt ans de séjour à Berlin*, par Dieudonné Thiébault, père du baron Thiébault, général du premier empire.

Ces vingt ans, l'auteur les a passés auprès de Frédéric le Grand, et l'on peut surprendre là, pour ainsi dire à sa source, l'origine de ce militarisme prussien qui devait aboutir à Sadowa et à la force primant le droit. Tout cela remonte à Guillaume I^{er}, père de Frédéric le Grand.

C'est de lui que data la militarisation effrénée du peuple et de la cour elle-même. Il faut avoir les affirmations de l'histoire pour croire ce qu'on lit.

Dès son enfance, Frédéric le Grand avait été élevé par son père comme un soldat. Les jouets de son enfance formaient un arsenal.

Ce n'est pas tout. On vit Frédéric, le fusil sur l'épaule, monter la garde comme un simple grenadier à la porte de son père.

L'autre jour, une correspondance parlait de l'autorité que le roi de Prusse actuel exerce sur tous les membres de sa famille. Qu'est-ce que la déférence du prince Fritz auprès de ce que faisait Guillaume I^{er}, surnommé le caporal de Postdam ?

Furieux pour des infractions à la discipline, Guillaume résolut de faire périr son fils sur l'échafaud.

Les mémoires de M. Thiébault fournissent à ce sujet des détails effrayants :

« Le roi nomma pour juger le prince de Prusse un conseil de guerre ; mais tout les officiers s'excusant d'en être, on tira au sort par grades dans toute l'armée, et le sort désigna les généraux Denhoff et Linger, les colonels Derscho et Pannewitz, deux lieutenants-colonels, deux majors, deux capitaines et deux lieutenants, qui de cette sorte se trouvèrent chargés de juger le prince royal, de Katt et de Keith, ce dernier par contumace. Les deux généraux votèrent contre la mort du prince : mais les autres membres du conseil condamnerent le prince royal et ses deux aides de camp à avoir la tête tranchée. La consternation était générale. Plusieurs personnes et entre autres une madame Kamke firent en ce moment et relativement à son fils, les plus fortes représentations à Guillaume, mais ce fut sans succès.

Pour le coup, M. de Sekendorf vit bien que le prince était perdu s'il ne venait à son secours ; et il se persuada qu'après avoir rendu un premier service à la maison d'Autriche, en détournant l'alliance de l'Angleterre, il lui en rendrait un second non moins important si, au nom de son souverain il sauvait le futur roi de Prusse et l'attachait à ses maîtres par l'affection et la reconnaissance.

« Pour remplir ce second objet, il prit sur lui de supposer des ordres qu'il n'avait plus le temps d'attendre, et demanda au nom et de la part de l'empereur, une audience que Guillaume n'osa lui refuser. Là, il annonça au nom de son maître, que c'était à l'empire que le prince Frédéric appartenait ; et, en conséquence, il requit le maintien des droits et des lois du Corps germanique : il démontra que c'était à ce Corps que sa Majesté devait remettre l'accusé et les pièces du procès ; il déclara enfin, que la personne de Son Altesse Royale le prince Frédéric, héritier du trône de Prusse, était sous la sauvegarde de l'empire germanique. Le coup fut terrible pour Guillaume. Cependant, et avant de rien répondre, il assembla son conseil. Ce conseil adopta l'avis de l'envoyé d'Autriche. Furieux, le roi s'écria : « Eh bien ! si l'on me contrarie à

Berlin, comme prince de l'empire, je mènerai mon fils à Königsberg ; là je ne dépends que de Dieu !... »

« Finalement Frédéric eut la vie sauve, mais le roi le força d'assister à l'exécution de son ami intime qui avait été complice de son indiscipline.

— Plus tard, Frédéric le Grand, devenu roi à son tour, se montra aussi rigoureux en matière d'organisation militaire que son père lui-même l'avait été.

Les châtiments corporels étaient en grand honneur.

M. Dieudonné Thiébault raconte l'anecdote suivante :

« Un soir le prince Frédéric de Brunswick me dit pendant le souper qu'il m'avait vu le matin au parc, où il exerçait son régiment. — Vous ne m'y avez pas vu longtemps, lui répondis-je. Il s'est trouvé devant moi un officier d'environ quinze ans, qui pour une faute légère dans le maniement des armes, a fait sortir des rangs un soldat de plus de cinquante ans, et lui a délivré de toutes ses forces je ne sais combien de coups de canne sur les bras et sur les cuisses, sans que le pauvre patient, qui fondait en larmes, osât proférer une seule parole. A ce spectacle, monseigneur, je me suis sauvé.

— Oh ! mon ami, cela est nécessaire !

« — Je n'en sais rien, monseigneur ; mais en tout cas, il n'est pas nécessaire que je le voie.

« J'avoue que je n'ai jamais pu me faire à ces sortes d'exécution ; elles me faisaient redire tous les jours que de semblables tortures ne pouvaient tourner à l'avantage du corps social, et qu'il me paraissait inadmissible que, pour faire du bien aux hommes, il fallût leur faire tant de mal.

« La redoutable sévérité dont je parle réduisait, de mon temps, beaucoup de soldats au désespoir. Il s'était établi entre eux une maxime affreuse ; ils se disaient les uns aux autres que le mieux était de mourir ; mais que pour ne pas aller en enfer, en se tuant eux-mêmes, il fallait assassiner quelque enfant, que par là on envoyait au paradis, et ensuite aller se dénoncer soi-même, et que de cette sorte on avait le temps de demander pardon à Dieu avant d'être conduit au supplice. J'en ai vu qui avaient adopté cette monstrueuse doctrine. »

Il serait facile de suivre l'histoire des rigueurs militaires à travers l'histoire politique de la Prusse. Toutes les deux en effet ont toujours marché parallèlement.

Le but est atteint, je le veux bien ; mais n'est-il pas permis de demander si, pour la grandeur des peuples, il ne vaudrait pas mieux déployer tant d'énergie pour un autre but, concentrer tant d'efforts dans une direction meilleure ? Pauvre civilisation, est-ce là ton idéal ? Pauvre espèce humaine, est-ce là ta destinée ?

— Nous voilà bien loin de ce Paris vers lequel notre titre semble nous rappeler malgré nous.

Nos lecteurs pourtant ne nous en voudront pas, nous en sommes certain, de ces excursions qui font un peu diversion aux graves préoccupations du présent.

Ce présent, à l'heure où nous écrivons, n'a pas dit encore son dernier mot, et nul ne peut deviner ce que ce dernier mot-là pourra bien être.

Pour qu'il soit *salut*, il faut qu'il soit aussi *liberté*.

Il faut que l'ennemi, qui guette toujours, ne puisse pas tirer profit de nos discordes, il faut...

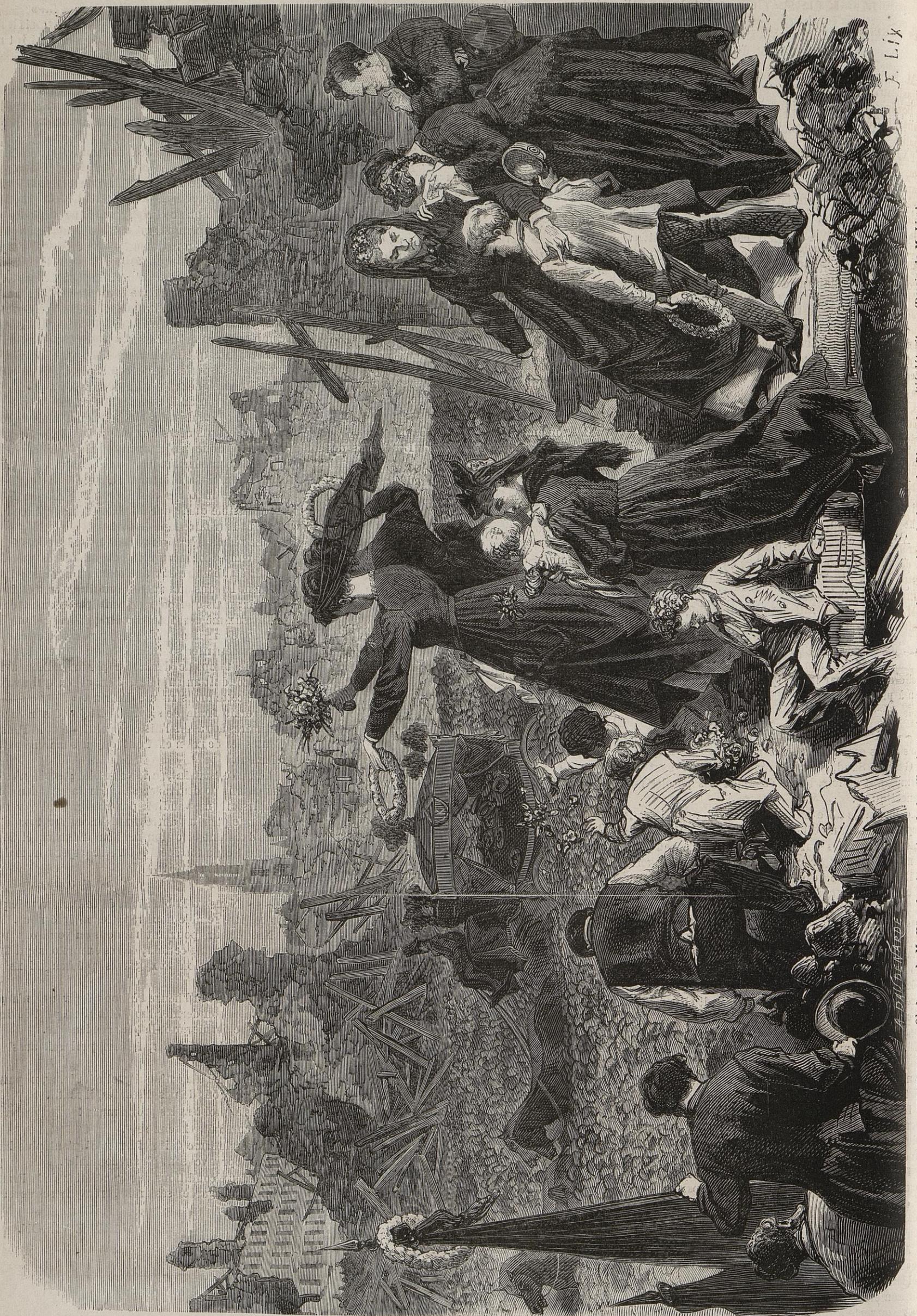
Mais à quoi bon les programmes !

Chacun sait, chacun sent.

Le patriotisme doit s'affirmer d'autant plus haut que les épreuves sont plus redoutables.

Les deux conditions de régénération de la France sont : sauvegarder ses droits, remplir ses devoirs.

PIERRE VÉRON.



STRASBOURG. — Obsèques de M. Küss dernier maire, de la ville, le 7 mars 1871. — Passage du convoi au faubourg de Pierres, à moitié détruit. — (Dessin de M. Lix.)

SES FU
 M. K
 Strasbo
 à Bord
 l'unan
 gualité
 à l'Ass
 citoyen
 mars re
 obsèque
 pulation
 à la dér
 Il a
 était co
 et de la
 M. K
 ordina
 plus en
 Professe
 il pens
 que,
 y avoir
 ces, il
 bien re
 connu
 France,
 rendre
 le reste
 l'affaire
 Les
 sa gran
 sacrère
 et de
 vertu
 gistrat
 M. K
 maire

M. KUSS

SES FUNÉRAILLES A STRASBOURG

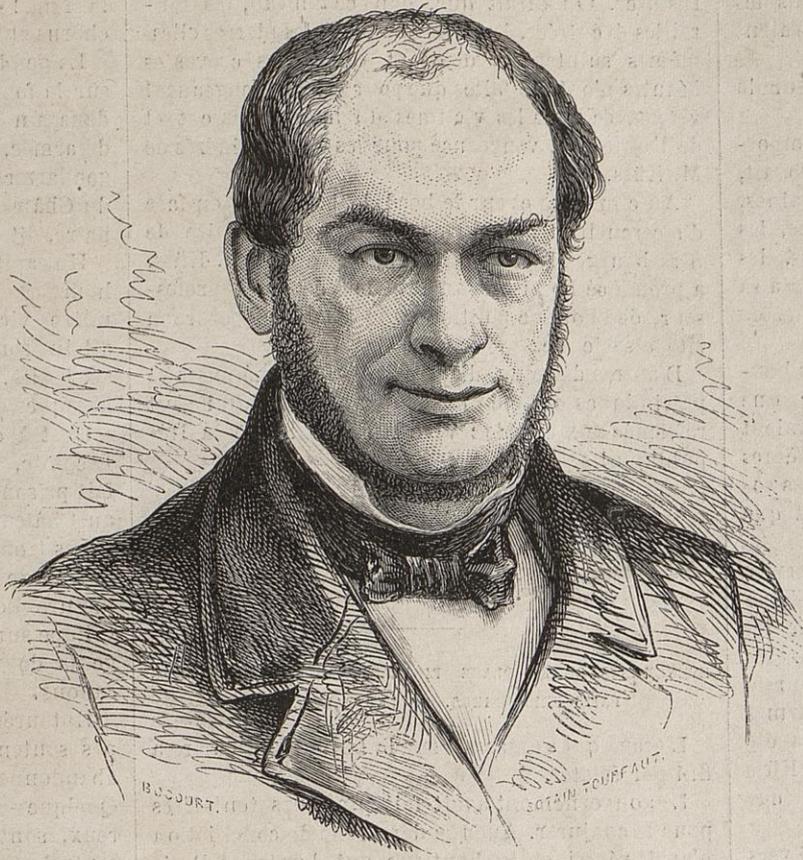
M. Küss a été le dernier maire de Strasbourg. Il est mort de douleur à Bordeaux où ses compatriotes, à l'unanimité, l'avaient envoyé en qualité de représentant de l'Alsace à l'Assemblée nationale. Ce grand citoyen, dont notre numéro du 11 mars reproduisait et racontait les obsèques que lui avait faites la population bordelaise, n'a pu survivre à la dénaturalisation de sa patrie.

Il a succombé le jour même où était consentie la cession de l'Alsace et de la Lorraine à la Prusse.

M. Küss n'était point un homme ordinaire que sa position mettait plus en évidence que son mérite. Professeur aussi érudit que modeste, il pensait, comme Vauvenargues, « que, quelque mérite qu'il puisse avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être plus à les bien remplir. » Savant célèbre, plus connu encore en Allemagne qu'en France, M. Küss avait travaillé à se rendre très-digne d'un haut emploi : le reste ne le regardait point, c'était l'affaire de ses concitoyens.

Les Strasbourgeois reconnurent sa grande étendue d'esprit, et consacrèrent sa réputation d'honneur et de probité, en l'arrachant à la modestie de la vertu et en lui confiant les honneurs de la magistrature municipale.

M. Küss remplissait les difficiles fonctions de maire de Strasbourg au moment où la ville fut



M. KUSS,

maire de Strasbourg et député de l'Alsace, décédé à Bordeaux le 1^{er} mars.

bombardée. Son patriotisme, son activité, son dévouement furent à la hauteur de cette situation terrible.

Quand Strasbourg, raconte M. Texier dans *le Siècle*, après une héroïque résistance, fut obligé de se

rendre, les Prussiens vinrent demander à Küss d'assister au *Te Deum* que les vainqueurs firent chanter dans la cathédrale.

Küss refusa, mais les autorités prussiennes déclarèrent que, si le maire persistait dans son refus, la ville de Strasbourg serait frappée d'une contribution supplémentaire de deux millions de francs.

Küss ne résista plus.

« S'ils m'avaient frappé dans ma fortune, dit-il, je me serais abstenu; mais je ne pouvais hésiter à vaincre ma répugnance pour épargner ce nouveau sacrifice à mes compatriotes, déjà écrasés sous le poids de tant de malheurs et de contributions. »

Où les habitants de Strasbourg auraient-ils trouvé un caractère plus digne, un dévouement plus sincère?

Aussi l'affliction qu'a montrée la ville de Strasbourg, en apprenant la mort de son premier magistrat, n'a rien qui nous étonne. Son patriotisme invincible sentait qu'en perdant M. Küss, elle perdait son citoyen par excellence, le chef de sa démocratie, son énergique défenseur.

Le jour où la dépouille mortelle du maire de arriva à la gare de Strasbourg, le 7 mars, la population tout entière, en habits de deuil, se porta au chemin de fer.

Le cercueil fut porté à l'Hôtel-de-Ville dans une chapelle ardente.

Le lendemain, jour des funérailles, les magasins des rues par lesquelles devait passer le cortège étaient fermés; toutes les fenêtres, depuis le rez-de-



Les défenseurs de Paris retournant dans leurs foyers. — Leur départ de la porte d'Orléans pendant les dernières giboulées.

(D'après nature, par M. Lançon.)

chaussée jusqu'au cinquième étage, étaient pavées de tentures et de drapeaux noirs. Tous les établissements publics, cafés, brasseries, avaient leurs devantures closes.

A l'heure indiquée, le cortège se forma sur la place de Broglie.

Vers deux heures la circulation devenait impossible dans les rues avoisinantes où on ne voyait, comme sur la place, qu'un océan de têtes humaines.

Tout Strasbourg était là. Les personnages, les autorités, les riches négociants, les ouvriers, les pauvres, tous étaient venus pour accompagner à sa dernière demeure le corps de M. Küss. Plus de 60,000 personnes suivaient le char funèbre.

L'autorité prussienne, sous prétexte de faire honneur au maire décédé, avait offert d'envoyer une escorte. L'offre fut déclinée. Les Prussiens avaient exigé que le service religieux et les chants funèbres se fissent en langue allemande; le pasteur et les sociétés chorales s'y refusèrent si énergiquement que le préfet de Sa Majesté Guillaume dut céder.

Ce fut M. le pasteur Leblos qui célébra le service religieux, en français, dans le temple de Saint-Thomas, le Temple-Neuf ayant été démoli par les bombes.

Avec une délicatesse de sentiments, une pureté de style rares, M. Leblos sut faire couler les larmes de ceux qui l'écoutaient. L'émotion surtout a été grande quand, s'adressant aux enfants de M. Küss qui entouraient le cercueil, il leur a proposé leur père pour modèle.

Du temple, le cortège funèbre s'est acheminé vers le cimetière en traversant la place Gutenberg et la place Kléber. Arrivé à l'endroit où fut le faubourg de Pierres, le corbillard et la foule qui le suit sont forcés des arrêter un moment au milieu de ces ruines faites par les obus prussiens et sur lesquelles flotent aujourd'hui, en plus grand nombre que partout ailleurs, les tentures et les drapeaux noirs. A cette dernière station, un groupe de femmes toutes vêtues de deuil se détache de la foule et vient déposer sur le cercueil des couronnes d'immortelles. Leurs yeux pleins de larmes se tournent vers la cathédrale qui profile dans le ciel son audacieuse flèche et semblent prendre à témoin de leur douleur l'incomparable monument qui symbolise aujourd'hui, avec les meurtrissures que lui a faites l'artillerie badoise, les tristesses patriotiques de la cité.

Cet épisode émouvant de la journée des funérailles, M. Lix, un enfant de cette Alsace désolée et indignée, le reproduit pour nous dans toute sa vérité attristée. Le cadre qu'il donne à cette scène est

d'une allure que l'inspiration patriotique seule peut inspirer. On dirait que, dans ce tableau, les murailles éventrées, les toits effondrés, les pierres elles-mêmes suintent le deuil et que leurs crevasées béantes n'ont été faites que pour crier : Vengeance! vengeance pour les victimes du bombardement et de l'annexion, vengeance pour les mânes vénérés de M. Küss.

Au cimetière et sur le bord de la tombe, en face du cercueil qui renferme les restes du maire de Strasbourg, M. Humann, prédécesseur de M. Küss, a prononcé l'oraison funèbre de l'éminent professeur, de l'homme politique que vient de perdre la cité alsacienne.

D'autres discours, d'autres paroles généreuses et patriotiques ont été dites sur cette tombe qui s'est refermée aux cris de : Vive la France! Vive la République!

MAXIME VAUVERT.

LA JOURNÉE DU 18 MARS

ÉVÉNEMENTS DE LA PLACE PIGALLE. — LES GENDARMES FAITS PRISONNIERS. — LES BARRICADES.

L'orage qui s'amassait sur la butte Montmartre a fini par éclater.

Le gouvernement avait fait plusieurs tentatives pour le conjurer. Aucune démarche de conciliation n'avait réussi et les hauteurs qui dominent Paris continuaient à garder leurs canons.

On se décida à employer les mesures énergiques. La force doit rester au droit.

Samedi matin, le 18 mars, dès cinq heures, des détachements de sergents de ville et de gardes de Paris arrivèrent et cernèrent les 150 à 200 gardes nationaux préposés à la garde des canons et des munitions. Quelques coups de fusil furent échangés et les soldats citoyens abandonnèrent leur artillerie.

Bientôt le rappel bat dans Montmartre et les Batignolles.

A sept heures, dix à douze mille gardes nationaux appartenant à ces deux arrondissements et à ceux de la Villette et de Belleville se massent sur les boulevards extérieurs.

Le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, des gendarmes à cheval, un détachement de garde républicaine, le 43^e de ligne et une demi-batterie d'artillerie tenaient les places Clichy et Pigalle et le boulevard des Batignolles.

Les gardes nationaux s'avancent vers les troupes

de ligne, la crosse du fusil en l'air et criant : Vive la ligne! Vive la République! Les soldats font chorus et mettent également la crosse en l'air.

La gendarmerie à cheval exécute alors une charge sur la foule, mais elle est trop peu nombreuse, et dans un instant elle est entourée, désarçonnée, désarmée, forcée de s'éloigner, laissant quelques gendarmes prisonniers qui sont conduits à la salle du Château-Rouge où siège, un comité révolutionnaire, dit *Comité de la garde nationale*.

Un capitaine de chasseurs qui commandait à ses hommes de faire usage de leurs armes a été la première victime de cette journée. Une décharge atteint son cheval et le tue. Lui-même est frappé de six balles. Il tombe, et on l'emporte dans une des baraques du boulevard extérieur.

C'est à ce moment que le malheureux général Lecomte, qui commandait les troupes, est saisi et fait prisonnier par ses propres soldats qui l'amènent au Château-Rouge.

Les troupes fraternisaient avec la garde nationale qui, ne rencontrant plus de résistance, se met en mesure de reprendre son parc d'artillerie. On grimpe sur les hauteurs de Montmartre, où les sergents de ville étaient en train de démonter les canons.

Entourés par une masse écrasante, et ne se voyant pas soutenus par la troupe, les sergents de ville abandonnent leurs armes et cherchent à s'esquiver. Quelques-uns y réussissent; d'autres, moins heureux, sont saisis, désarmés et amenés au comité central.

Les gardes nationaux mettent vivement la butte en état de défense. Un bataillon est placé sur la place Saint-Pierre et on travaille à élever des barricades à l'entrée de toutes les rues qui conduisent sur la hauteur. La plus forte est construite dans la rue Lepic. Huit pièces d'artillerie sont rangées en batterie devant la mairie.

Le général Lecomte arrêté et conduit, vers midi, au Château-Rouge, fut transféré, à quatre heures, avec le général Clément Thomas qu'on venait d'arrêter également au coin de la rue Marie-Antoinette, dans la rue des Rosiers, au n° 8, dans une maison que possède sur le haut de la butte madame Scribe.

Une foule menaçante, composée de gardes nationaux, de soldats, de garibaldiens, les accompagnait, poussant des cris de mort. Quelques citoyens, voulant éviter une honte à la République et devenant trop bien ce qui allait se passer, cherchèrent à s'interposer et à demander que les deux généraux fussent jugés par une cour martiale. Un officier gari-



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

XVII

Il ne devait pas être donné à la marquise d'Ermel de réaliser son désir.

M^{lle} Destigny tomba dangereusement malade et ne reparut plus sur la scène du Théâtre-Français.

A peu de jour de là, le mariage de la marquise avec le général Lafosse fut célébré. Bonaparte signa au contrat, et Joséphine s'endetta une fois de plus chez ses fournisseurs, pour avoir la joie de constel-

(Voir le *Monde illustré* du 18 février dernier.)

ler son amie des camées les plus riches et des perles les plus rares.

Par opposition, la marquise d'Ermel avait voulu que la cérémonie religieuse, — dont elle avait fait une condition, — eût lieu sans éclat. Il ne lui restait à Paris que peu de parents, un exil volontaire tenait les autres dispersés. De son côté, le général Lafosse était, comme nous l'avons dit, une espèce d'orphelin; il avait recruté ses témoins parmi ses compagnons d'armes. En somme, on ne se trouva qu'une quinzaine de personnes dans l'église des Petits-Pères, récemment rendus au culte.

L'heure choisie avait été le soir.

L'obscurité n'était combattue que par les lampes des chapelles et par les cierges du maître-autel où la messe allait être dite.

Ce peu de monde dans ce grand vaisseau, ces lueurs jaunes et tremblantes, ce silence particulier aux voûtes catholiques et coupé de temps en temps par des sonorités soudaines, tout cela formait un spectacle imposant, sans doute, mais empreint d'une profonde tristesse.

Les assistants se regardaient sans se parler.

— Hum! chuchotta à l'oreille de son voisin le vieux colonel Perret, un des témoins du général Lafosse, de mon temps on se mariait plus gaie-ment!

La marquise, particulièrement, paraissait enfoncée dans une rêverie soucieuse, qui n'échappait à personne.

Sous son costume de mariée, elle était plus pâle que d'habitude, et qui eût approché sa main de la

sienne, eût été surpris de la sentir froide comme le marbre.

C'est qu'elle s'effrayait de l'acte qu'elle accomplissait et qui la détachait si brusquement et si entièrement du passé.

Lafosse était inquiet de la préoccupation de Louise; à plusieurs reprises il avait essayé de l'interroger, mais il n'en avait obtenu que des réponses évasives.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que les époux s'agenouillèrent sur les coussins de velours qui leur avaient été préparés.

Bientôt le bruit d'une hallebarde, frappant sur les dalles, et le son argentin d'une sonnette annoncèrent l'arrivée du prêtre officiant.

Par un instinct tout naturel, Louise leva les yeux sur lui et vit que c'était un jeune prêtre.

Elle ne vit rien de plus.

Mais lorsqu'il se retourna une première fois pour bénir les assistants, elle tressaillit comme sous un choc électrique.

Pendant quelques minutes elle demeura bouche béante.

Le prêtre s'était replacé en face de l'autel, et avait commencé ses prières.

Elle crut avoir été le jouet d'une vision, et elle se remit à la lecture de son livre pour se soustraire aux influences du malin esprit.

Mais inutilement!

Comme la Marguerite de Faust, elle cédait à l'obsession, et son regard remontait toujours vers le prêtre.

Baldien haranguait la foule dans ce sens, mais les uns et les autres ne furent pas écoutés. Amenés dans le jardin de la maison, les deux généraux furent attachés et fusillés. On avait entendu la décharge simultanée de dix coups de fusil.

Le général Lecomte avait été tué roide. Une balle l'avait frappé derrière l'oreille.

Le général Clément Thomas ne tomba qu'à la troisième décharge. Il avait eu le temps de jeter à la face de ses exécuteurs le mot infamant :

« Lâches ! »

Il était quatre heures et demie.

Les corps des victimes furent déposés dans une pièce du rez-de-chaussée de la maison. Ils ont été retrouvés étendus sur le parquet, enveloppés d'un drap et la tête découverte.

Ce n'est qu'à dimanche soir que M^{me} Clément Thomas, qui croyait encore que son mari n'était que prisonnier, a appris la mort tragique du général. On devine son désespoir.

Comme pour Montmartre, le gouvernement avait pris les mêmes mesures vis-à-vis les détenteurs de canons qui avaient formé un parc d'artillerie sur les buttes Chaumont, dominant Belleville.

Au petit jour, trois bataillons de la ligne et un bataillon de la garde républicaine cernèrent une trentaine de gardes nationaux qui gardaient les pièces et qui cédèrent devant le nombre.

Les troupes amenèrent l'artillerie.

Dès que la nouvelle de ce coup de main est connue dans Belleville, le rappel et la générale battent dans toutes les rues. Les gardes nationaux arrivent à leurs postes respectifs, et le travail des barricades commence.

En montant le faubourg du Temple, la première barricade s'élève à l'intersection du boulevard, à côté du café de l'Indépendance; une autre, plus formidable et armée d'un canon, avec tranchées et embrasures se dresse à l'angle de la rue de Tourville.

De là au carrefour des rues Piat et Rebeval, on en rencontre trois, défendues par des canons; d'autres se dressent à l'angle des rues Clavel, de la Mare, de la Villette; au carrefour des rues Dupré, des Lilas, des Bois; aux angles des rues de Crimée, des Fêtes, des Solitaires. C'est là qu'est la place d'armes dont notre gravure reproduit l'aspect. L'approche en est défendue par une barricade monstre, la plus formidable de toutes celles qui ont été élevées dans Paris.

Le square de Belleville, situé sur la hauteur, est stratégiquement mis en état de défense.

Le lendemain, Paris était au pouvoir du comité

central, dont les délégués s'installaient à l'Hôtel-de-Ville, à la préfecture de police et dans tous les ministères.

Le Gouvernement, M. Thiers et les ministres s'étaient transportés à Versailles, auprès de l'Assemblée nationale, dont le premier soin sera de ramener l'ordre et la paix dans Paris.

MAC VERNOLL.

DÉPART DES TROUPES

CANONNIÈRE ÉCHOUÉE AU PONT-AU-CHANGE

La guerre terminée et la convention de Versailles imposant le désarmement des troupes qui avaient concouru pendant cinq mois à la défense de Paris, nos braves marins, nos mobiles et nos soldats de la ligne redevenaient *pêkins*.

N'ayant conservé que le costume de tout leur fourniment militaire, on les voyait les uns et les autres se promener sur nos places, nos boulevards, dans nos rues, par groupes de cinq à dix, marchant du pas lent et paresseux du flâneur. Ils allaient de par ce grand Paris, s'arrêtant aux devantures de boutiques, s'attroupant au moindre incident, utilisant en un mot toutes les occasions pour tuer le temps, qui avait l'air de leur peser lourdement.

A tous, il leur tardait de revoir le pays.

Ils avaient assez de Paris.

Les troupes de ligne furent licenciées.

Le 6 mars eut lieu le premier départ des mobiles de province.

Vingt-huit bataillons, notamment ceux de l'Aisne de l'Aube, de Seine-et-Oise, de la Seine-Inférieure et de la Somme, quittèrent ce jour-là Paris.

Les mobiles des départements voisins de la Seine reçurent leurs vivres de route; à ceux des départements éloignés il fut compté plusieurs jours de solde. Les uns ont voyagé à pied, par étapes, et sous la conduite de leurs officiers; les autres sont partis en chemin de fer pour rejoindre leurs provinces éloignées.

Le 1^{er} régiment d'infanterie de marine, suivi des marins de la flotte a également rejoint son port d'embarquement. Ce sont ces mêmes marins qui, le jour où fut signée la capitulation de Paris qui les déclarait prisonniers de guerre, furent tellement sensibles à la défaite, que, dans le but de soustraire aux Prussiens une de leurs canonnières, ils la coulèrent contre une des piles du Pont-au-Change. Ils pensaient que la reddition des armes comportait la livraison à l'ennemi de ces vaillants petits navires

qui avaient si puissamment contribué à la défense de la capitale.

Lorsqu'ils apprirent que les canonnières n'étaient pas livrées à la Prusse, ils se mirent courageusement à l'œuvre pour la renflouer. Le travail dura plusieurs jours, mais enfin on parvint à mettre le navire à flot.

Cette canonnière, sauvée des eaux, les conduira-t-elle un jour dans le pays de Chanaan, c'est à dire dans les eaux de la Prusse? Ils y comptent bien.

Mobiles et marins, puissent-ils être arrivés à bon port pour raconter à leurs amis et connaissances leurs prouesses du siège de Paris.

M. V.

M. THIERS

Les éléments de la biographie de M. Thiers sont tout entiers dans notre histoire contemporaine.

C'est en étudiant la Restauration, la Révolution de 1830, surtout le règne de Louis-Philippe, la Révolution de 1848 et la période du second empire, qu'on peut se rendre compte de la part qu'il prit aux événements politiques.

M. Thiers est né à Marseille le 16 avril 1797. Dans quelques jours il aura atteint sa soixante-quatrième année, ce qui ne semble en rien avoir diminué la vigueur de son intelligence ni de son tempérament.

Il fit ses études de droit à Aix, et débuta à Paris dans la vie politique par une active collaboration au *Constitutionnel*. Nous étions alors en 1822, et le *Constitutionnel* faisait alors de l'opposition.

L'année suivante, la publication des trois premiers volumes de son *Histoire de la révolution française* mit sa personnalité littéraire et politique en évidence.

Son siège était fait quand arriva 1830.

Fondateur du *National*, avec Carrel et Mignet, il entra dans le ministère Lafitte en qualité de secrétaire général des finances. La fortune, qui, quoi qu'on en dise, n'est pas si aveugle qu'on veut bien le dire, le prit par la main. Député, ministre, président du conseil, M. Thiers resta au pouvoir, sauf quelques interrègnes, jusqu'en 1840.

Depuis cette époque jusqu'à la Révolution de 1848, il se réfugia dans une opposition systématique contre le ministère Guizot.

Après 1848, son influence fut considérable à l'Assemblée nationale et à la législative. Le coup d'état, dont il avait bien à l'avance pronostiqué l'exé-

cutif, vint l'instant où celui-ci, descendant les degrés de l'autel, se dirigea vers les époux pour procéder aux formalités du sacrement. Il s'avança, grave, recueilli, suivi des enfants de chœur portant les attributs sacrés.

Louise le vit alors à deux pas d'elle.

Ses traits se décomposèrent.

Elle roidit ses deux bras en avant et se renversa sur sa chaise en poussant un cri d'épouvante.

Dans ce prêtre qui venait l'unir Lafosse, elle avait reconnu Chanvallon.

On l'emporta évanouie.

La marquise d'Ermel, — désormais la générale Lafosse, — garda le lit pendant plusieurs jours.

On craignit pour sa raison.

Parmi les paroles qu'elle proférait au milieu de la fièvre, revenaient obstinément ces mots, avec un effroi accompagné de spasmes :

— Le prêtre!... le prêtre!

Lafosse la veillait avec une sombre sollicitude.

De la scène de l'église, il était resté une ombre sur son front, un soupçon dans son cœur.

Dans les délires de Louise, il cherchait à surprendre un indice sur ses lèvres; il poursuivait avidement un interrogatoire auquel elle se déroba avec tous les symptômes d'une horrible souffrance morale et physique.

Une nuit, entre autres, qu'il était penché sur elle, respirant son haleine brûlante et comprimant ses bras toujours convulsivement agités, il l'enten-

dit répéter avec un accent plus étrange que jamais :

— Le prêtre!...

— Quel prêtre? demanda Lafosse pour la centième fois.

— Lui! dit-elle; il vient me reprocher ma trahison... Empêchez-le d'approcher!

— Une trahison! murmura sourdement Lafosse.

Et lui serrant plus fortement le bras :

— Parlez, dit-il; parlez encore!

— Laissez-moi!

— Non... parlez du prêtre...

— Oui, prononça-t-elle en se débattant; le voilà! Oh! comme son air est sévère!... Chanvallon, grâce! grâce!

— Chanvallon?

Mais Louise ne l'entendait plus; renversée, inanimée, son pouls avait cessé de battre, ses yeux s'étaient refermés.

La convalescence fut longue.

Les médecins conseillèrent un voyage dans le Midi.

Cela entraînait absolument dans les idées du général Lafosse, qui, lui aussi, avait besoin d'un changement d'air. Ces derniers événements avaient modifié son caractère de fond en comble. Lui, habituellement insouciant et jovial, il était devenu rêveur et taciturne.

On devinait, à le voir, l'homme qui vit avec une idée fixe.

Dès le lendemain de son mariage, il s'était hâté

de s'enquérir du prêtre dont la physionomie avait si fortement impressionné sa femme.

On lui avait donné un nom : l'abbé Duclos.

On lui avait donné une adresse; il y avait couru, — mais trop tard. L'abbé Duclos était parti depuis la veille au soir, sans dire où il allait.

Tout cela devait sembler fort extraordinaire en effet au général Lafosse.

— Il y a évidemment quelque mystère là-dessous, s'était-il dit; voilà ce que c'est que d'épouser une veuve!

Puis, il avait ajouté entre ses dents :

— Bonaparte me le payera!

XVIII

Deux mois après ce qui vient de se passer, pensionnaires et sociétaires de la Comédie-Française s'empressaient autour d'un individu vêtu de noir qui venait de faire une entrée timide dans le foyer.

— Est-ce possible? s'écria Baptiste aîné; eh quoi! c'est vous, Chanvallon!

— Comment êtes-vous libre? Et depuis quand?

— Arrivez donc, mesdames! notre deuxième souffleur est retrouvé!

Et les exclamations de recommencer, et les poignées de main d'aller leur train.

On sait combien Chanvallon était aimé de tous. Aussi tous remarquèrent-ils le changement profond survenu dans ses traits depuis sa captivité.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



MONSIEUR A. THIERS, président du conseil, chef du pouvoir exécutif. — (Dessin de M. Emond Morin.)



JE SERAI SOLDAT! — (Composition de M. Edmond Morin.)

cution et les suites, l'envoya en exil à Francfort. Il put cependant revenir quelque temps après à Paris, où, devenu membre du Corps législatif, il ne cessa de demander à l'empire autoritaire les *libertés nécessaires*.

On se rappelle encore sa courageuse attitude le jour où M. de Gramont ne craignit point de déclarer la guerre à la Prusse. Dans cette séance douloureuse, il usa son talent et ses forces à essayer de faire connaître à la Chambre la triste vérité.

La majorité ne voulut point l'entendre et étouffa sa voix sous les cris d'enthousiasme avec lesquels elle sanctionnait la folle déclaration du ministre des affaires étrangères. Nos misères d'aujourd'hui nous ont convaincus de la perspicacité politique et militaire de M. Thiers.

Aussi est-ce à son habileté et à son expérience politique, à son patriotisme que la France meurtrie a fait appel alors que les fautes qu'il avait prédites l'ont mise à la discrétion de la Prusse.

Son élection dans plus de vingt départements l'ont dernièrement investi de cette grande autorité morale que l'Assemblée nationale de Bordeaux a reconnue en le nommant chef du pouvoir exécutif de la République Française.

« Dans cette position éminente, écrit M. Paul Dalloz dans le *Moniteur*, M. Thiers a de grands services à rendre à la France, et c'est parce qu'il espère les rendre, c'est parce qu'il a la certitude de pouvoir être utile à son pays, qu'il consent à accepter à son âge et dans ce triste état des affaires la responsabilité du pouvoir... »

« M. Thiers sait que son devoir est d'accepter la mission que lui confie l'Assemblée et que ce devoir s'impose à lui d'autant plus impérieux qu'aucun homme ne serait en état en ce moment de mieux le remplir. Sa réputation européenne est un titre auprès des puissances; en même temps, son esprit libéral, impartial, foncièrement modéré, l'empêchera de tomber dans ces exclusions ou de céder à ces entraînements si fréquents et si périlleux dans ces jours de trouble et d'incertitude où l'action emportée et la réaction se succèdent fatalement comme le flux et le reflux. »

La situation actuelle de M. Thiers, sa mission patriotique est en ces quelques lignes trop nettement et trop supérieurement tracée, définie, pour qu'on y ajoute un complément inutile.

Tout ce qui reste à dire c'est que les événements qui se succèdent fébrilement à Paris font au chef du pouvoir exécutif une charge bien lourde à porter; mais le talent de M. Thiers est si incontestable, si incontesté; la vivacité, l'ardeur et l'ingéniosité de son esprit sont si fécondes en ressources que, dans ces plus mauvais jours, nous ne désespérons pas de la France qui s'agit et que nous sommes heureux de lui voir mener.

LÉO DE BERNARD.

L'ENFANT BLESSÉ

SOUVENIR DU BOMBARDEMENT

(Voir la composition de M. Edmond Morin).

O la terrible nuit! — Le ciel était sillonné à chaque instant par de lourds obus au vol rapide; et les claires étoiles de l'hiver se demandaient entre elles: « Quels sont donc ces nouveaux et épouvantables oiseaux noirs qui poussent des sifflements si lugubres? »

Un de ces obus s'abattit sur la rue Cujas, fracassa la charpente du toit, effondra deux planchers, et se répandit en éclats dans la chambre où dormait profondément un enfant d'une douzaine d'années. — Quel réveil!

Le pauvre petit eut la main mutilée. Il croyait avoir été frappé par le tonnerre; on lui apprit que c'était par les Prussiens. Il ne comprit pas tout de suite, mais quand il eut compris, il devint de jour en jour plus songeur.

Sa convalescence ne fut pas de longue durée; cependant il dut porter pendant quelque temps son bras en écharpe. Il avait demandé qu'on plaçât auprès de lui sur une table l'éclat de l'obus qui l'a-

vait atteint. Il le regardait souvent d'un air singulier, en répétant à demi-voix: « Les Prussiens! »

La première fois qu'il put sortir, son père lui dit: « Je t'achèterai ce que tu voudras; choisis parmi les jouets qui te plairont le mieux. »

L'enfant ne répondit que par le sourire triste qui lui était resté. Il marchait à côté de son père; ses regards erraient avec indifférence sur les magasins.

Tout à coup il s'arrêta à l'étalage d'un marchand de gravures, et sembla y chercher quelque chose. Sa petite figure, encore pâlie, s'anima en apercevant une feuille de papier coloriée où étaient représentés les costumes de tous les corps de l'armée prussienne: uhlands, artilleurs, cuirassiers, etc.

— Je veux cela! dit l'enfant en étendant son doigt fébrile.

— Tu n'y penses pas, répliqua le père; tu ne vois donc pas que ce sont des soldats prussiens?

— Oh! si! dit l'enfant blessé; c'est pour cela que je les veux... afin de les reconnaître un jour!

Pauvre enfant!

Et toi aussi, tu veux déjà porter la main sur l'avenir!...

CHARLES MONSELET.

LA MARE AUX PRUSSIENS

NOUVELLE

I

BANCROCHE, LE VIEUX CHOUAN

On était au 16 septembre de l'an de grâce 1854.

Nous venions, mon ami Paul et moi, de passer les plus beaux jours de nos vacances dans le voisinage de la mer, en Vendée, aux environs des Sables d'Olonne, et nous allions les achever de l'autre côté du département, non loin de ces coteaux de Maine-et-Loire, réputés par leurs vins blancs si prompts à causer l'ivresse.

Nous descendions, entre quatre et cinq heures du matin, de la voiture qui faisait alors le service des dépêches entre Saumur et Napoléon-Vendée, à un petit bourg de célèbre mémoire, où Paul avait donné un important rendez-vous.

On devait nous y tenir prêt, pour ce jour même, notre équipage cynégétique, fusils, carnassières et munitions, et amener de plus quelques braques poitevins et un ou deux couples de ces bassets vendéens qui sont les premiers chasseurs du monde.

Il s'agissait d'explorer, dans les trente kilomètres qui nous séparaient de Mortagne, deux ou trois domaines où nous avions chance de rencontrer des amis, et de remonter la plaine accidentée, boisée, touffue et parfois marécageuse, qui s'étend à travers l'hexagone régulier compris entre Montaigu, Tiffauges, Saint-Fulgent, Couranges, les Herbiers, Rochesbières et les quatre chemins de l'Oie.

C'était précisément à ce dernier endroit que nous venions de nous arrêter.

Dès que la voiture stationna devant le relais pour changer son attelage, Paul me dit en franchissant le marchepied du véhicule:

— Je ne vois point encore mon ami Bancroche, mais je gagerais qu'il n'est pas loin.

Paul recommanda au courrier de laisser nos bagages à Saint-Fulgent, d'où l'un de ses meuniers, venu ce jour à la foire, les transporterait à Mortagne.

Le soleil se levait tout rouge à l'horizon, derrière les bandes noires des forêts de la Gatine.

— C'est étonnant, murmura Paul, que nous ne voyions pas encore le bonhomme Bancroche... Est-ce que ma lettre ne serait pas arrivée?

La voiture se remit en route... Le bruit des grelots, les claquements de fouet du postillon semblèrent tout à coup éveiller le village.

Au même instant, nous aperçûmes un grand vieillard vêtu d'une peau de bique et coiffé d'un bonnet de laine bure. Il paraissait se diriger vers nous et marchait paisiblement au milieu d'une demi-douzaine de chiens, dont quatre seulement accouplés hurlaient d'une voix sonore.

Mon ami Paul se mit à sourire et comme il est plus myope qu'il n'est permis à un futur magistrat de parquer, il enfourcha son lorgnon sur son nez et articula:

— Je connais les voix du chenil, je serais bien trompé si ce n'était là notre affaire.

Il achevait à peine cette réflexion, que les deux chiens non accouplés nous ayant reconnus, fonçaient comme des béliers sur nos personnes.

De l'oie, l'homme à la peau de bique criait vainement d'une voix rauque:

— A bas! à bas!

Mais nos vêtements étaient déjà maculés de traînées de poussière rougeâtre ramassée par les pattes des chiens sur la route humide de rosée.

En même temps, le vieux vendéen arrivait, saluait en rehaussant d'un coup de poing son bonnet de laine bure et disait de sa voix rauque:

— Les vilaines bêtes! — As-tu bientôt fini, Sultan? — A bas donc la Diane! — Bonjour, not' monsieur et sa compagnie... avez-vous fait un bon voyage, sans vous commander?

— Merci, cela va très-bien, père Bancroche, dit Paul. Et là bas, à Mortagne?

— Tout le monde est en santé, répliqua le vieillard; on va commencer aujourd'hui les vendanges au clos de Junon; mais madame a voulu vous attendre pour celles du clos des Lièvres.

— Pauvre bonne mère, reprit Paul, elle connaît tous mes désirs, et si elle ne les connaît pas, elle les devine... Nous nous accorderons une chasse un peu distinguée pour ce jour-là; j'inviterai...

— Soyez tranquille, not' monsieur, interrompit Bancroche; madame sait bien qui vous voulez inviter, et c'est fait déjà, je vous le certifie.

C'est fixé d'avant-hier, à l'arrivée de votre lettre, et madame a convié le monde pour mardi prochain.

Nous nous mîmes en marche sur la route, de chaque côté de laquelle s'étend le bourg ou village des quatre chemins de l'Oie.

Bancroche reprit gaiement:

— Nous avons nos affutiaux là, chez le père Mathurin, à l'auberge de la Flamme-Rouge, nos messieurs; mais j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés de déjeuner un brin, avant de nous mettre en route; nous avons six bonnes lieues à faire entre jones et marais, et les auberges sont rares dans la p'aine.

— Vous avez bien pensé, Bancroche, lui dit Paul; nous ne roulons que depuis ce matin, et l'air vif m'a déjà creusé l'estomac.

— Sans compter, poursuivit Bancroche, que j'ai cueilli hier soir, en traversant le bois des Bleus, toute une pacotille de cèdres et d'oranges fraîches, que vous aimez tant, monsieur Paul, et que la boulangerie est en train de nous fricasser une omelette à se lécher les pouces.

La boulangère était la femme de maître Mathurin, l'hôtelier en renom des quatre chemins de l'Oie; on la nommait ainsi par habitude, de la profession de son père.

J'examinais avec une attention toute particulière notre vieux Vendéen Bancroche, solide comme Hercule, auquel il ressemblait sous sa peau de bique.

C'était un homme grand, robuste et largement modelé. Il avait une figure grave, franche et hardie, et ses traits vigoureusement accentués ne manquaient pas de noblesse. Il portait carrément sa rustique défroque et jouissait en apparence de toute l'agilité d'un jeune homme.

On ne se sentait point, à son aspect, précisément curieux d'expérimenter sa force.

A six heures nous nous assîmes à table, à l'auberge de la Flamme-Rouge, en compagnie de maître Mathurin, l'hôtelier. Nous faisons fête à la plus succulente omelette aux champignons que j'aie dégustée de ma vie.

Nous l'arrosions d'un petit vin blanc de Saumur qui pétillait dans nos verres.

J'admirais le formidable appétit matinal de Mathurin et de Bancroche ne disant mot et mangeant en compères qui ne soupçonnaient pas de meilleur but à la vie.

J'admirais aussi la prodigieuse activité de la boulangère, superbe matrone de cinquante ans, gour-

mandant ses chambrières et voyant d'un seul coup d'œil à tout à la fois.

Paul secouait un reste de somnolence, dû sans doute aux troubles de notre voyage trop matinal.

A huit heures, nous serrâmes la main de la boulangère qui nous prêta sa chambre où Paul et moi nous changeâmes nos vêtements contre un surtout de velours brun, un pantalon de même étoffe et d'énormes souliers à guêtres. Nous avions dans nos carnassières un manteau de caoutchouc bien plié, ficelé et gros comme un demi-saucisson d'Arles, et chacun au côté un excellent fusil double.

A nos flancs pendaient des gourdes garnies d'après les meilleurs principes, une poudrière, un sac à plomb à plusieurs becs et un cornet à bouquin.

Le père Bancroche, lui, orné d'une valise de cuir où étaient nos habits de rechange, portait en bandouillère un cor de chasse et une vieille carabine à pierre, double.

Il fit claquer, comme un paternel avis, son fouet court et nouveau aux oreilles des chiens, qui hurlèrent.

— En route, nos Messieurs! nous dit-il, il y a loin d'ici Mortagne.

II

LA VARLOPIÈRE

Le maître du grand hôtel des Quatre Chemins de l'Oie nous accompagna jusqu'aux dernières limites de la plaine.

Arrivé à la lisière du bois, il dit :

— Je vous laisse, nos Messieurs, et sous bonne escorte; n'avez-vous pas avec vous Bancroche, un chouan de la veille! — Il connaît le pays, allez! il peut vous guider, celui-ci. Filez hardiment, le marais ne donne point de ces côtés, vous avez partout la plaine ou les bois, sauf à trois lieues d'ici, la mare aux Prussiens... tu sais, Bancroche... mais les chalands sont à nous.

MARCEL COUSSOT.

REVUE ANECDOTIQUE

CE QU'ON PEUT MANGER

Lorsque le siège contraignit les Parisiens aux nécessités d'une cuisine excentrique, lorsque le cheval, le chat et le chien entrèrent dans la consommation régulière, lorsque les animaux de nos jardins zoologiques furent classés comme aliments de luxe, un docteur érudit voulut montrer que cette alimentation, considérée par nous comme exceptionnelle, n'était que de la cuisine tout à fait bourgeoise quand on étudiait un peu le reste du monde. Cette étude, fort piquante, a fourni à l'auteur, M. le docteur Soubeiran, le sujet d'une conférence à l'école de pharmacie, que nous sommes heureux de trouver dans le dernier bulletin de la Société zoologique d'acclimatation.

En voici quelques extraits. Nous n'osons dire que les lecteurs en goûtent la saveur, mais il y apprendront certainement quelque chose.

L. L.

« Commençons donc notre excursion; mais, comme nous ne nous occuperons que des curiosités de l'alimentation fournies par le règne animal, nous devons ne pas oublier le précepte de saint Paul, qu'il est toujours prudent de ne pas chercher à savoir ce que vous offre votre hôte, si l'on ne veut pas avoir des scrupules, et j'ajouterai, souvent un dégoût extrême. »

AMÉRIQUE

« Régions arctiques. — Esquimaux et Groënländais ont un goût prononcé pour les matières grasses, ainsi que pour la viande mi-gelée, mi-putréfiée. Pour se les procurer, ils font une chasse active aux morses, dont le foie est surtout apprécié, et dont ils boivent le sang chaud, immédiatement après leur capture; aux bœufs musqués, aux rennes, dont on recherche surtout l'estomac, aux renards, que les

chiens du pays dédaignent, malgré leur voracité, d'une manière absolue, mais que les hommes dégustent avec plaisir; aux ours blancs, malgré la saveur désagréable de leur graisse. Quant aux souris, on les met en brochettes sans les dépouiller ni les vider; on leur fait voir le feu, et elles constituent alors un des mets les plus exquis: ce goût ne doit pas étonner chez les peuples où la plus exquise politesse consiste à mâcher un morceau pour l'offrir à l'hôte qu'on veut honorer, et qui continue gravement l'opération. Mais ce sont surtout les cétacés qui forment la base de l'alimentation des peuples arctiques, et dont on mange la chair imprégnée d'huile, soit crue, immédiatement après la mort, soit à demi-pourrie, quand l'animal a passé déjà plusieurs mois enfoui sous terre. Les Esquimaux, qui n'ont qu'une faible estime pour la perdrix, lui préfèrent de beaucoup les oiseaux aquatiques, canards, oies, goëlands, etc., qui abondent chez eux, et dont ils sucent la graisse à demi-liquide; un de leurs régals consiste en un mélange de fruits, de tiges d'angélique avec des œufs frais, pourris ou même à demi-couverts, qu'on arrose d'une large quantité d'huile de baleine. Hâtons-nous d'expliquer ce fanatisme pour les matières grasses par les rigueurs du climat sous lequel vivent ces peuples, et qui exige une grande quantité d'aliments respiratoires. Quant aux poissons, qui se trouvent en bandes immenses dans ces eaux glacées, harengs, truites, saumons, etc., les peuples arctiques en consomment aussi beaucoup; mais, pour satisfaire leur goût, il faut qu'ils soient avancés et largement arrosés d'huile de baleine.

« Les Indiens de l'Amérique septentrionale mangent le chien, qui est un de leurs mets favoris, et qu'apprécient beaucoup les voyageurs et marins du Canada; l'opossum, malgré le dégoût qu'inspire sa forme; le blaireau, dont la partie la plus fine est la queue, et qu'on doit rôtir dans sa peau après l'avoir privé de ses poils: il constitue la pièce d'apparat de leurs festins, malgré la difficulté que présente sa digestion; le putois, qu'il faut avoir soin de débarrasser au plus tôt de sa glande odoriférante. On mange encore à la Louisiane la chair du chat sauvage, qui est considérée comme excellente.

« États-Unis. — On fait une grande consommation de grenouilles, grosses espèces, dont les cuisses donnent une chair tendre, blanche et excellente. Notons encore que quelques personnes mangent la chair du crotale, de l'alligator et de quelques autres reptiles.

« Dans quelques régions, on recueille à leur apparition les cigales de dix-sept ans, qui abondent à certains moments, et qui, frites ou bouillies dans l'eau, après avoir été dépouillées de leurs ailes, peuvent servir à l'alimentation: ces animaux sont tellement imprégnés de graisse, que, dans le Nouveau-Jersey, on les emploie à la fabrication du savon.

« Les Aléoutiennes. — Le régal le plus grand consiste dans la chair de la baleine, à moitié décomposée et dont les naturels mangent outre mesure: du reste, ils assaisonnent tous leurs mets avec du gras de baleine ou de veau marin.

« Mexique. — A Guanajuato, on vend par douzaines, simplement posées sur de petits carrés de papier, d'où elles ne peuvent s'échapper, lorsqu'on a le soin de les placer le haut du corps en l'air, des fourmis dont l'abdomen est gonflé d'une matière sirupeuse, brune ou blanche, que les enfants sucent avidement (A. Dugès.)

« Iles Bahama. — On y fait une chasse active à l'iguane, grand saurien, qu'on a soin de conserver vivant et à jeun pendant un mois après sa captivité, avant d'en servir la chair, qui est blanche et tendre comme celle du poulet.

« Antilles. — A la Trinité, les Indiens, beaucoup de nègres et quelques blancs se régalaient de la chair du grand singe rouge et du pécaré, dont la chair est préférable à celle du porc, à la condition qu'on lui ait enlevé rapidement sa glande odoriférante. On mange aussi quelquefois la chair de l'alligator, qui fournit des grillades excellentes, et dont les œufs,

dit le voyageur Joseph, ne sont pas inférieurs à ceux de la poule.

« A la Jamaïque, un mets délicat est constitué par des larves de coléoptères qui vivent dans le tronc des palmiers, et qu'on nomme *grougrou* et *macaoco*. Grillées, elles constituent une des gourmandises du pays.

« Les Haïtiens ne craignent pas de manger une grande quantité de serpents, bien que leur chair ait, dit-on, l'inconvénient de prédisposer à la lèpre; il est vrai que, d'autre part, on recherche d'énormes grenouilles et crapauds qu'on déclare supérieurs au poulet, et qui sont recommandés dans la consommation.

« A la Martinique, on mange le *piloris* ou ramusqué, à la condition de laisser à l'air pendant toute une nuit le corps dépouillé, et de jeter la première eau de cuisson, qui infecte le musc: si l'animal n'était pas en rut, ce n'est pas mauvais. Quant aux nègres, ils font une chasse des plus actives aux rats qui foisonnent dans les plantations de cannes, et qui, étant gras et dodus, forment une fricassée excellente. Notons que ces nègres, si friands de rats, ont une répulsion des plus vives pour le lapin.

« On voit encore, sur les marchés des Antilles, diverses espèces géantes de grenouilles, des requins, et bon nombre de poissons, parmi lesquels nous citerons le *callipeva*, *mugil liza*, dont les roques sont aussi estimées que le caviar chez les Russes.

« Amérique centrale. — Les Indiens se délectent avec la chair du *felis concolor*, et surtout avec celle des divers sauriens, qu'ils croient être un spécifique contre le cancer. A Amatitlan, la croyance générale est que la guérison est assurée si l'on mange l'animal vivant.

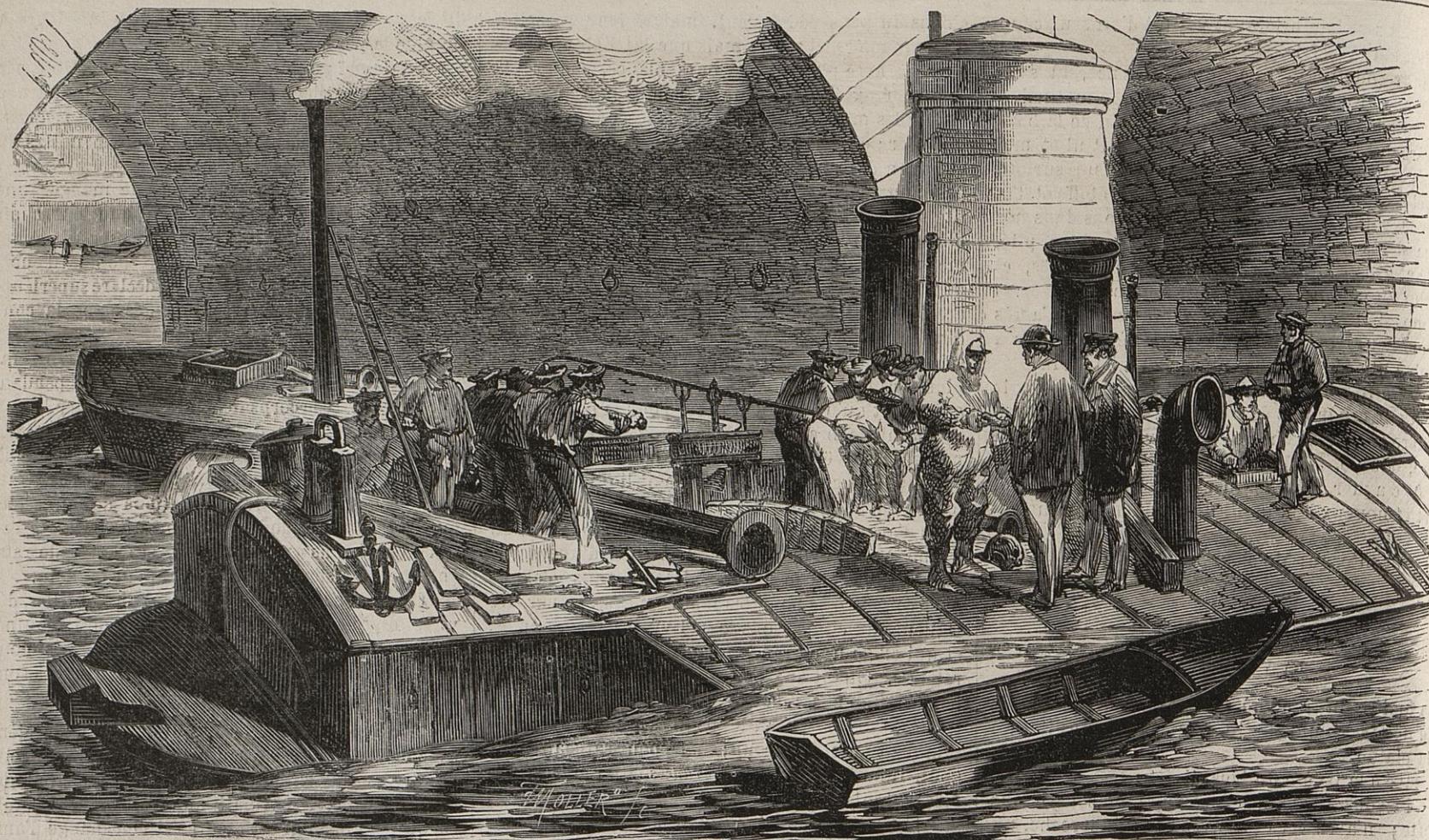
« Nouvelle-Grenade. — Les Indiens de l'Amérique du Sud, et en particulier ceux de la Nouvelle-Grenade, font une chasse active aux singes de leurs forêts, et surtout aux atèles, qu'ils dépouillent et boucanent souvent pour faire des provisions; ils se délectent de la chair de ces animaux, qui est blanche, juteuse et agréable, et ne se laissent pas dégoûter par l'aspect presque humain de l'animal préparé, qui rappelle le corps d'un petit enfant. (Bonnycastle.) Un de leurs mets favoris est l'iguane, contre la chair duquel les Espagnols, à leur arrivée, témoignèrent d'une aversion insurmontable, croyaient-ils, mais qui a complètement disparu aujourd'hui; du reste, c'est une opinion généralement répandue dans toute l'Amérique intertropicale que la chair des sauriens qui vivent dans les localités arides est excellente (Humboldt), ce qui ne veut pas dire qu'on s'abstienne de sauriens vivant dans des lieux humides, car les Indiens mangent l'alligator, chair et œufs, malgré une odeur musquée assez forte pour rebuter les nègres, et font grand usage de sa graisse. Sur l'Amazone, on fait aussi une grande consommation de grenouilles, qu'on fait bouillir sans les vider et qu'on sert telles quelles. (Wallace.)

« Pérou. — Les Indiens Antis mangent du singe, qu'ils apprécient beaucoup, du tigre, du perroquet, qu'ils préfèrent aux poules, qu'ils élèvent par luxe et qu'ils considèrent comme immondes. (E. Grandidier.)

« Équateur. — La nourriture est presque exclusivement végétale, surtout pour les classes inférieures. (Duploux.)

« Guyane. — Les naturels mangent souvent du singe, et particulièrement du belzébuth, qu'ils préfèrent à l'étuvée. Ils se régalaient aussi de la chair du paresseux, qui est, dit-on, tendre et excellente; du tapir, du paca et de l'agouti; ils ont une aversion superstitieuse pour la chair du bétail. (Schomburgk.) Quant au poisson, ils le préfèrent ayant déjà subi une certaine décomposition, et un peu de putridité ne fait qu'aiguïser leur appétit.

« Brésil. — Les sauvages mangent de tout en général, du singe, des rats et souris, du jaguar, qui constitue un de leurs régals; du paresseux, du tapir, du porc; du grand fourmilier, malgré sa chair noire et fortement musquée; du tatou, à la chair grasse qui rappelle celle du cochon de lait; la chair de divers sauriens, et en particulier du *teguixin monitor*;



APRÈS LE SIÈGE. — Les marins retirant de la Seine la canonnière immergée par eux pour la soustraire à l'ennemi. — (D'après nature, par M. Lançon.)

des fourmis (de grosses espèces), dont l'assaisonnement voulu est une résine; de longs vers de terre, qui, lors des inondations, viennent se réfugier dans les feuilles des *tillandsia*. (Wallace.)

« Paraguay. — Les Indiens mangent souvent la chair de l'alligator *sclerops*, qui est assez résistante, mais qui est très-sapide, trop sapide même pour des palais européens. On fait aussi usage de la chair du

tapir, dont la saveur est très-agréable, mais à laquelle on reproche de déterminer souvent des éruptions cutanées très-graves (B. Bossi).

« Confédération argentine. — L'Argentin mange aussi



PARIS. — La peste bovine. — Chargement des animaux frappés par l'épidémie dans les rues de Paris. — (D'après nature, par M. Lançon.)



LA PESTE BOVINE. — Aspect des hangars du boulevard d'Enfer pendant certains jours de l'épidémie. — (D'après nature, par M. Lançon.)

les tatous cuits dans leur carapace (excepté le tatou *po-yu*, qui se nourrit de charognes); les jeunes perroquets (avant qu'ils aient quitté leur nid, car, dès qu'ils ont volé, ils deviennent durs et coriaces). Plusieurs tribus indiennes se nourrissent de chair de guanaco, de jeunes nandous (les individus vieux sont abandonnés aux chiens), et de la viande de cheval qu'elles trouvent supérieure à celle de bœuf, surtout si elle provient d'une femelle.

« *Iles Malouines ou Falkland.* — Le fond de la nourriture consiste dans la chair des morses et des phoques, dont la langue est le morceau le plus parfait et dont l'huile claire est très-recherchée pour toutes les préparations culinaires (Dr Pernetty). On fait aussi une large consommation des outardes, qui y pullulent. Les pingouins sont si abondants, qu'on fait avec leur chair une sorte de farine (Beck-Bernard).

AFRIQUE.

« *Algérie.* — Dans le Tell, les Arabes du peuple se nourrissent quelquefois de la chair du lion, bien qu'elle ne soit pas bonne, et même de celle de l'hyène, qui est encore moins bonne; mais ils se gardent bien de toucher à la tête de l'hyène et surtout à la cervelle, étant persuadés que le contact seul suffirait à les rendre fous.

« *Les Touaregs.* — Chaque fois que l'occasion s'en présente, ils recueillent précieusement les sauterelles, qui, disent-ils, sont excellentes également pour les hommes et pour les animaux; ils les mangent, quelquefois en quantité considérable (plus de 300 pour le repas d'un seul individu), fraîches, grillées ou bouillies avec le *kou-kue sou*; quelquefois ils les font sécher et les pulvérisent pour les mélanger à de la farine, du beurre et des épices, et en faire des fritures très-recherchées; mais ils ont toujours soin d'enlever la tête, les pattes et les ailes, pour obéir aux prescriptions de la loi musulmane (Daumas).

« *Fezzan.* — On fabrique des gâteaux, ayant une saveur prononcée de caviar, avec des œufs d'insectes recueillis dans des flaques d'eau du désert.

« *Abyssinie.* — Les nègres de Shangalla, qui se nourrissent ordinairement de racines, font leurs extras au moyen des lézards et sauterelles qu'ils peuvent se procurer.

« Les Abyssins, lorsqu'ils sont dans les régions élevées de leurs montagnes, mangent pour se réchauffer de la viande crue, et en quelque sorte vivante, de leurs bœufs, dont ils absorbent d'immenses quantités; aussi n'est-il pas rare de les voir tomber en torpeur après ces repas, comme les boas repus. Ceux d'entre eux qui se piquent d'un luxe pantagruélique dépensent la majeure partie de leur avoir en repas de viande crue: cette alimentation explique la très-grande fréquence des ténias chez ces peuples. La chair de l'hippopotame et celle du rhinocéros sont aussi l'occasion de festins.

« Presque toutes les peuplades du Nil Blanc ne tuent pas leurs vaches, mais en boivent seulement le lait, le plus souvent caillé, quelquefois additionné d'une quantité d'urine de vache, dans l'Obbo par exemple: elles sont aussi très-friandes du sang de leurs bestiaux, qu'elles soumettent, dans ce but, à de larges saignées mensuelles (Sir Sam Baker).

« Les Makkerikas ont le goût le plus prononcé pour la chair du chien et même pour celle de l'homme.

« Les Sarotzé mangent communément de l'alligator et trouvent un fumet tout à fait agréable à la saveur musquée de sa chair. Du reste, les circonstances influent au plus haut degré sur l'alimentation des tribus africaines, qui sont exposées, par suite de sécheresses prolongées, à des disettes terribles. Les Ketch, en particulier, sont souvent réduits à triturer entre des pierres la peau et les os des animaux, qu'ils trouvent morts et dont ils font une pâte; leur misère est telle, qu'ils n'en laissent pas perdre une parcelle, pas même de quoi nourrir une mouche (Sir Sam Baker).

« *Côte occidentale.* — Les nègres aiment beaucoup

le jeune singe bien assaisonné et cuit à l'étouffée; ils raffolent de l'éléphant dont les pieds et la trompe préparés dans les cendres chaudes d'un large foyer sont excellents, au dire des voyageurs. Dès que les nègres apprennent la mort d'un de ces animaux, ils accourent tous, armés chacun d'un large couteau, se mettent à l'œuvre à dépecer l'animal, et s'en gorgent jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de chair; ils font dessécher une portion de celle-ci au soleil (*biltongue*) et en recueillent précieusement la graisse pour en arroser leurs mets. Le *beatee* est une sorte de hachis fait de gras et de chair d'éléphant hachés menu et mélangés de sang; on enferme le tout dans l'estomac, qu'on suspend au-dessus du feu au moyen d'une corde, en évitant soigneusement qu'il ne brûle; on obtient aussi un mets délicieux, même sans l'adjonction du sel et d'épices (Baldwyn). Plusieurs tribus considèrent les grands serpents comme un manger délicat, mais plusieurs voyageurs pensent que c'est par une sorte de croyance religieuse que ces animaux sont ainsi consommés: on sait d'ailleurs que plusieurs peuplades africaines rendent un culte véritable au serpent.

« *Le Cap.* — Les naturels se régalaient de sauterelles bouillies, rôties ou frites, et dont ils font dessécher d'énormes quantités qu'ils portent au marché (Rév. Moffat), de larves de fourmis (termites) assaisonnées au beurre, de chenille frites ou rôties, d'araignées même (Sparrman).

« Les Mambari (autre peuplade de l'Afrique australe) sont très-friands de souris et surtout de chiens, qu'ils élèvent dans le but de les faire servir à leurs repas.

« Les Cafres font une consommation prodigieuse de lait sûr et caillé, qu'ils mélangent quelquefois d'un peu de millet; ils ont peu d'estime pour le poisson et horreur du porc, mais ils mangent la chair du taureau, cuite ou non, sans en dédaigner aucun organe. Le chien, dont ils élèvent une race qui n'aboie ni ne mord jamais, est pour eux un mets exquis, à tel point qu'ils donnent une gémisse pour un gros chien. L'hippopotame est aussi très-estimé pour sa graisse, pour sa chair (considérée comme maigre par les prêtres des colonies portugaises), qui passe pour avoir des vertus médicales extraordinaires. La chair de girafe, surtout si elle jeune, est très-appréciée, mais rien n'est succulent comme la moelle de ses os.

« *Zanzibar.* — Les indigènes considèrent une étuvée de jeunes chiens comme un mets de roi.

« *Madagascar.* — Le régal le plus grand est le fœtus de veau: aussi à Imerne, les riches ont-ils en tout temps plusieurs vaches pleines pour pouvoir les faire tuer, lorsque l'occasion se présente de régaler leurs amis avec le fœtus encore incomplètement développé (H. d'Escamps).

ASIE.

« *Sibérie.* — Les Tartares mangent de l'âne sauvage, qu'il trouvent délicat et de bon goût, et de beaucoup supérieur à l'âne domestique, dont, disent-ils, la chair est dure et mauvaise. Ils boivent le lait de leurs brebis qu'ils traitent à cet effet trois fois par jour, et qui leur donnent le moyen de faire des fromages aigres; ils en retirent aussi par fermentation et distillation grossière une liqueur à odeur fade et odeur empyreumatique (A. Huc). La chair des chameaux est peu estimée, excepté la bosse qui, coupée en petits fragments, sert à *beurrer* le thé.

« *Chine.* — Les riches et les pauvres mangent beaucoup de chiens, et l'on voit souvent ces animaux, qui appartiennent à une variété particulière engraisée dans ce but, exposés dans les boutiques des bouchers, à côté de quartiers de cheval, auxquels le pied reste adhérent pour qu'il n'y ait pas d'erreur sur la qualité de l'animal. Les jambons du blaireau sont plus estimés que ceux du verat, qui est cependant très-apprécié des Chinois. On prépare avec le rat des soupes qui sont considérées comme exquis, et il se fait actuellement, du Scinde en Chine, une importation considérable de rats salés destinés à l'alimentation. Les viscères des

divers animaux sont consommés en grande quantité, ainsi que les canards, dont on mange souvent les jeunes à peine éclos, et les œufs, auxquels on a fait subir une préparation particulière. On mange aussi une grande quantité de poissons, dont les eaux des fleuves et de la mer fournissent de nombreuses et excellentes espèces, et principalement des vessies natatoires desséchées, qui viennent de l'Inde. On mange aussi beaucoup de grenouilles (Robert Fortune), de petits crabes à carapace encore molle et qu'on sert tout vivants. Du reste les matières mucilagineuses paraissent avoir un attrait tout particulier pour les habitants du Céleste-Empire.

« *Japon.* — On mange beaucoup de balaines, qui sont considérées comme très-nutritives, et dont on ne laisse rien perdre, car la peau et les viscères sont employés comme aliment aussi bien que la chair; l'huile est fondue et les os sont utilisés pour l'industrie. Mais la base de la nourriture est le poisson, les coquillages, avec quelques légumes et du riz. Pendant l'hiver, les riches mangent de la volaille et du gibier, tandis que les pauvres font quelquefois usage du porc et du singe; mais aucun Japonais, quelle que soit la classe à laquelle il appartient, ne consomme de viande de boucherie. On mange dans tout le Japon un serpent non venimeux.

« *Birmanie.* — On mange tout ce qui peut rassasier, sans s'inquiéter de la nature de l'aliment; mais on fait surtout une grande consommation de *gnapee*, pâte composée de poissons et de crustacés comprimés, le plus souvent à moitié putréfiée et dont l'odeur infecte suffirait pour mettre en fuite un Européen. Plusieurs espèces de sauriens, dont une, nommée *pada*, passe pour être aussi délicate que le poulet, servent aussi à l'alimentation, de même que les serpents du pays, auxquels on trouve le goût de poisson, mais qu'on ne sert qu'après leur avoir coupé la tête (il y a cependant quelques espèces qui sont rejetées, car leur chair passe pour vénéneuse). Un vrai régal birman est un plat de sauterelles frites, dont l'intérieur a été farci d'une languette de viande bien épicée.

« *Siam.* — On fait usage, sous le nom de *pastormah*, de la chair de l'éléphant, mais une grande délicatesse consiste dans les nerfs desséchés des mammifères; on apprécie beaucoup aussi un mélange de larves de fourmis avec des tranches minces de porc.

« *Cochinchine.* — On mange une assez grande quantité de crocodiliens, et il n'est pas rare d'en voir des individus conservés vivants dans les bassins des marchands de Saïgon. Le Cochinchinois n'a aucune répugnance à manger du chien. »

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer)

LA PESTE BOVINE

Ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier numéro, la Prusse a fait acte de cordiale inimitié en inoculant à nos troupeaux français la peste bovine qui décimait ceux qu'elle traînait à sa suite pour l'approvisionnement de ses innombrables légions.

Il faut avouer aussi que nous avons été bien naïfs. Nous avons eu la simplicité d'acheter à ces roués Allemands une quantité de bétail dont ils étaient bien aise de se débarrasser, attendu que ce bétail épuisé de fatigue, de marches n'aurait pu rentrer en Allemagne où le contrôle sanitaire, tout autrement sérieux que celui que nous exerçons en France, n'aurait pas autorisé leur introduction dangereuse.

En Prusse, plus que chez nous, la police douanière est irréprochable. Un service vétérinaire est organisé aux frontières d'une manière permanente et tout animal arrivant de Russie, de l'Autriche ou de la Hongrie est soumis à une scrupuleuse investigation.

Or, comme déjà les bœufs que nous ont cédés à *pria coûtant* les Prussiens portaient le germe du typhus, il est certain que ces animaux, plus épuisés encore par leur marche de retour, n'auraient pas franchi le Rhin.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE : *Les Parisiens*. — VARIÉTÉS : débuts de M. Lesueur; *le Chapeau d'un horloger*, *la Partie de piquet*. — PALAIS-ROYAL : *le Carnaval d'un merle blanc*. — GAITÉ : *la Chatte blanche*. — AMBIGU : *les Nuits de la Courtille*, drame populaire en cinq actes et sept tableaux, par M. Frantz Beauvallet. — M. Charles Hugo.

C'est étrange, n'est-ce pas? Que voulez-vous! les comédiens ont jugé qu'ils avaient droit à l'existence aussi bien que les cafetiers, les pâtisseries, les bijoutiers. Je n'ai pas le courage de les en blâmer, mais j'admire cette partie de la population qui va se tordre de rire à leurs lazzi. Après cela, ces forcés amateurs de spectacles me diront peut-être qu'aller voir *Jean Torgnole* ce n'est pas plus insulter aux malheurs du pays que de boire une chope. Laissons donc faire; laissons rire, laissons chanter, laissons danser même. Nous, continuons de tenir notre registre et d'écrire la petite histoire.

Le Vaudeville a repris *les Parisiens*, de M. Théodore Barrière. Au moins, cela c'est une comédie, un pamphlet, presque une œuvre. Très-bien.

Un acteur original, qu'on regrettrait de voir condamné à jouer des monarques de féeries, des Abruti XXXVII et des Mistanflute-le-Grand, M. Lesueur, vient de contracter un engagement avec les Variétés. Il y a apporté plusieurs pièces de son répertoire, entre autres *le Chapeau d'un horloger*, avec lesquelles il fit autrefois merveille au Gymnase. Il sera fort bien placé dans ce nouveau cadre, c'est certain.

Passons sur le *Merle blanc* du Palais-Royal et sur la *Chatte blanche* de la Gaîté, — vieilles, trop vieilles connaissances! — et arrivons au drame nouveau de l'Ambigu : *les Nuits de la Courtille*. C'est une histoire renouvelée du temps de ce mylord légendaire qui, déguisé en fort de la halle, le mardi gras, jetait au peuple, du haut de sa voiture pavoisée, des pièces de cent sous mêlées à des poignées de farine. On intéressera toujours avec des personnages de cette nature. Mais en ce moment nous sommes occupés de bien d'autres descentes de la Courtille!

Et puis, la mort fauche toujours.

M. Charles Hugo, qui vient de mourir d'une mort si imprévue, se rattachait à l'art dramatique par plusieurs essais. A ce titre, et à d'autres encore, j'ai le droit de parler de lui dans cette chronique. Je connaissais Charles Hugo depuis longtemps, depuis la fondation du premier *Événement*, où toute la jeunesse littéraire d'alors avait été appelée. Ah! le brillant journal! les ardents feuilletons! Et comme on avait souci du style dans ce temps-là, — qui n'était cependant qu'un reflet de la grande période de 1830! Henry Murger y publia les chapitres des *Buveurs d'eau*; Champfleury, ses *Écarts*; Vacquerie, *Tragaldabas*; je ne parle pas des plus jeunes. Nos chefs de file étaient, sans compter Victor Hugo, caché derrière un nuage, Léon Gozlan, Méry, Gautier et Balzac, — Balzac à qui je parlai là pour la première fois. Bien que l'on fût en 1849, vous voyez qu'il y avait encore place pour la littérature au milieu des agitations politiques.

Depuis cette époque, je ne vis plus M. Charles Hugo qu'à de lointains intervalles. Le courant des événements nous fit nous rencontrer à Bordeaux le mois dernier. Hélas! Bordeaux, dans un court espace de temps, mérita d'être appelé Bordeaux-Cimetière. Après avoir pris Félix Solar, Ponson du Terrail, Küss, Puvis de Chavannes, Bordeaux allait nous prendre Charles Hugo. Je ne sais pas de circonstances plus étranges que celles dans lesquelles s'est produit ce funeste événement.

Le 13 mars, à six heures et demie, une table de dix couverts était dressée dans un salon du restaurant Lanta, à deux pas des allées de Tourny. M. Victor Hugo, dont le départ pour Paris était fixé au lendemain, avait voulu traiter son fils et sa femme, qui, de leur côté, devaient aller passer une quinzaine de jours à Arcachon. C'était un dîner d'adieu. La plupart des amis de Charles Hugo avaient été invités, mais trop tard; quatre d'entre eux manquèrent au rendez-vous. Lorsqu'on se mit à table, on n'était que cinq : M. Victor Hugo, M. Alexis Bouvier, M. Eugène Mourot, M. Casse. Parmi les sièges restés vides était celui de Charles

Hugo, qui avait prétexté une course indispensable, en annonçant son très-prochain retour. A sept heures, on servit, malgré son absence. L'inquiétude de M^{me} Charles Hugo était visible.

Quelques instants après, le propriétaire du restaurant faisait prier M. Victor Hugo de descendre, et, au bas de l'escalier, il lui annonçait que son fils venait d'être ramené chez lui, rue Saint-Maur, en voiture, après avoir succombé à la rupture d'un anévrysme. Le pauvre père eut la force de remonter dans la salle à manger et de prévenir ses convives qu'une mauvaise nouvelle l'obligeait à les quitter à son tour, et qu'ils eussent à continuer de dîner sans lui.

Le repas s'acheva promptement et tristement, comme on le pense. Ces allées et venues avaient fini par porter à leur comble les pressentiments de M^{me} Charles Hugo, mais ces pressentiments ne se concentraient que sur ses enfants. Elle pria qu'on la reconduisit chez elle. Un quart d'heure après, elle apprenait la terrible vérité. La plume tombe des mains, lorsqu'on songe au tableau déchirant qu'il fallait présenter cette épouse et ce père, éplorés, sanglotants, au chevet de cet homme si inopinément et si impitoyablement terrassé...

Le soir même, cette épouvantable nouvelle se répandait à Bordeaux avec une rapidité foudroyante. Elle y excitait une stupeur et une affliction générales. M. Charles Hugo était dans la force de l'âge, grand, fort, de belle mine, sympathique à tous.

Dans ces derniers temps, le journalisme politique l'avait accaparé tout entier. Je ne veux voir en lui que le littérateur. Il avait touché au roman d'une main légère et assurée. Au théâtre, il n'a fait que passer. Un petit acte au Vaudeville fut parfaitement accueilli du public, il y a juste dix ans, mois pour mois. Plus tard, il fit représenter à Bruxelles un drame du roman de son père : *les Misérables*. C'est ce drame que le directeur de la Porte-Saint-Martin s'occupe à monter en ce moment.

Le corps de Charles Hugo ne repose pas à Bordeaux; il a été transporté, par son père et son frère, au père Lachaise, dans une sépulture de famille. — Aujourd'hui, l'illustre et malheureux poète peut se répéter les strophes magnifiques qu'il écrivit pour sa fille :

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue;
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent,
Je le sais, ô mon Dieu!

Dans vos cieus, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Seigneur! je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer.

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là?

Que de semblables strophes viennent planer sur la tombe de Charles Hugo, et son ombre sera consolée.

CHARLES MONSELET.

LES TROUBLES DE PARIS

C'est bien à contre-cœur que le *Monde illustré* inscrit sur ses tablettes les malheureux événements qui sont venus depuis huit jours troubler la cité héroïque que l'ennemi n'avait pu vaincre que par la famine. Paris si grand, si magnifique dans la défense de ses murailles mutilées, si noble et si unanime dans sa protestation dédaigneuse contre une insolente et provocatrice occupation, Paris

En nous vendant leurs troupeaux d'approvisionnement les Allemands faisaient doublement une bonne affaire: ils rentraient d'abord dans leur argent et ensuite ils nous laissaient la peste bovine, une cause de ruine pour notre élevage agricole, une perte certaine pour notre alimentation et nos finances.

Ces peu scrupuleux ennemis n'ont que trop bien réussi dans leur calcul.

Le typhus a sévi à Paris; a porté ses ravages dans les départements.

Pour les besoins du ravitaillement, des parcs à bestiaux avaient été créés à Charonne, à Montrouge, à Grenelle, aux Batignolles, à Vaugirard, près du cimetière Montparnasse. Des troupeaux de toutes provenances ont été entassés dans des locaux insuffisants et d'une salubrité douteuse.

Le mépris des lois hygiéniques, l'insuffisance de nourriture ont bientôt développé le mal que les vétérinaires et M. Bouley à leur tête avaient pronostiqué.

Le moindre contact avec des animaux malades a suffi pour développer avec une rapidité effrayante le typhus parmi ces ruminants que la rareté des fourrages, les rigueurs de la saison et l'insuffisance des abris prédisposaient à la maladie.

Sur dix mille bêtes à cornes amenées dans les abattoirs de la Villette on a perdu cinq mille bœufs et on n'a pu en conserver que six cents pour la saison.

A Grenelle, aux baraquements des Invalides, les animaux mouraient par centaines chaque jour. A un moment donné on a vu en cet endroit plus de mille cadavres putréfiés dans leur peau, tendue à se rompre. Ils étaient entassés là depuis huit jours. Les équarisseurs manquaient.

Dans un autre parc, le 23 février, sur dix-huit cents bêtes, quatorze cents furent reconnues atteintes de la peste.

L'approvisionnement militaire qui se composait environ de sept mille bœufs, a perdu d'après les rapports de MM. Decaisne et Reynal plus des deux tiers de son effectif.

A l'abattoir des Batignolles les deux tiers des animaux envoyés à cet établissement ont dû être abattus.

A Charonne, où le bétail se trouvait parqué dans le dépôt des Petites-Voitures, un matin, quatre-vingts cadavres furent trouvés étendus dans les écuries. L'approvisionnement était de quatre cents bœufs.

Certains départements ont souffert de cette peste aussi cruellement que Paris. A Landernau seulement on a été obligé de porter sur des navires qu'on coulait en mer sept mille animaux morts du typhus des bêtes à cornes.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative indomptable de M. Bouley, un service de désinfection, d'abattage et d'hygiène bovine a été organisé sur une vaste échelle. On en est arrivé à enrayer le mal.

Encore quelques efforts énergiques et la peste bovine aura disparu. Il est temps.

Un paysan de la Beauce, annonce-t-on, a trouvé un remède à ce typhus qui, si on le laissait faire, dépleurerait nos plus gras herbages. Il a essayé sur ses bœufs de l'inoculation et l'inoculation lui a réussi.

A un animal contagionné, il emprunte au moyen d'une lancette, quelques gouttes de sang empesté et, après avoir fait une incision sur un membre de la bête qu'il veut préserver du typhus, il introduit dans le système circulatoire de l'animal sain le germe de la terrible maladie. Après cette opération, le bœuf opéré est pris de malaise, il souffre, mais ne meurt pas. Au bout de quelques jours de typhus, pour ainsi dire anodin, la bête revient à la santé.

C'est le système de Jenner appliqué à la peste bovine.

L'expérience sur une grande échelle nous démontrera si le paysan de la Beauce a guéri ses bœufs *secundum artem*, dans toutes les règles de l'art.

MAXIME VAUVERT.



Nos malheurs à Paris-Montmartre.

vient de se souiller lui-même en versant son propre sang !

Après tant de maux, tant de ruines, tant de larmes et tant de sang répandu pour une cause sainte, quand les blessures allaient se cicatriser et l'espérance renaître dans les cœurs, faut-il donc qu'une

poignée d'insensés, pour satisfaire je ne sais quelles passions, réaliser je ne sais quelles utopies, viennent prolonger ce douloureux martyre que Paris, dans sa conscience, voulait bien considérer comme une expiation de ses fautes passées !

Et n'est-ce pas assez pour payer ses désordres,

ses vices, son égoïsme que ces cinq mois de souffrances morales et matérielles supportées avec résignation et courage.

L'isolement du monde, des êtres aimés la plupart du temps, les remparts, les camps, le froid, la faim, les épidémies, le bombardement, voilà le bilan du



Nos malheurs. — Barricades de la rue de Paris, à Belleville, dans la journée du 19 mars.

siège; il faut y ajouter aujourd'hui la guerre civile.

Croyons pourtant que les assassinats de Montmartre et les massacres de la place Vendôme vont électriser les honnêtes gens qui, par horreur du

mal, se sont laissés surprendre et dominer sans agir, et que, se levant tous et s'armant sans exception, ils feront rentrer dans leur tanière les bêtes fauves qui viennent égorger leurs frères.

A l'heure où ces lignes paraîtront espérons, que tout sera fini et que nous respirerons enfin !

C'est le cas de répéter : Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire !

Le Monde illustré, qui est néanmoins obligé de noter tous les événements, n'insiste pas dans ce moment sur les troubles intérieurs de Paris.

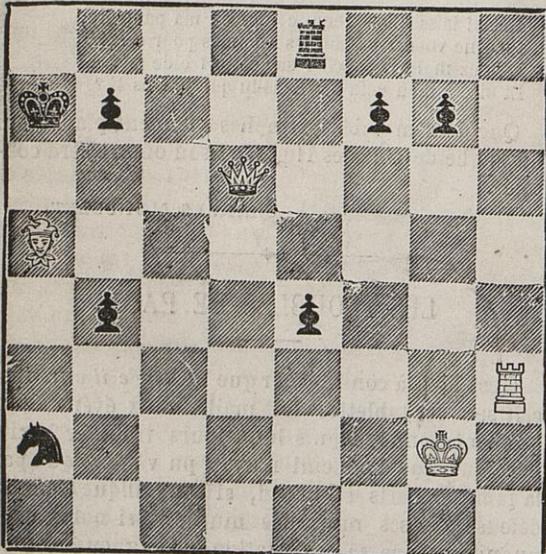
On a vu première page l'affaire de la place Pigalle; nous donnons ici les gendarmes désarmés et emmenés prisonniers, une barricade de la rue de Paris avec la quête pour les soldats et la superpo-

sition de nouvelles pierres imposée à chaque passant; nous renvoyons pour les détails au premier article.

É. H.

PROBLÈME N° 364

COMPOSÉ PAR M. H. LEHNER



Les blancs font mat en quatre coups.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUIQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 41, rue de Trévise.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 50 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Châteaudun s'est défendu pied à pied, maison par maison.